This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

KC
15582

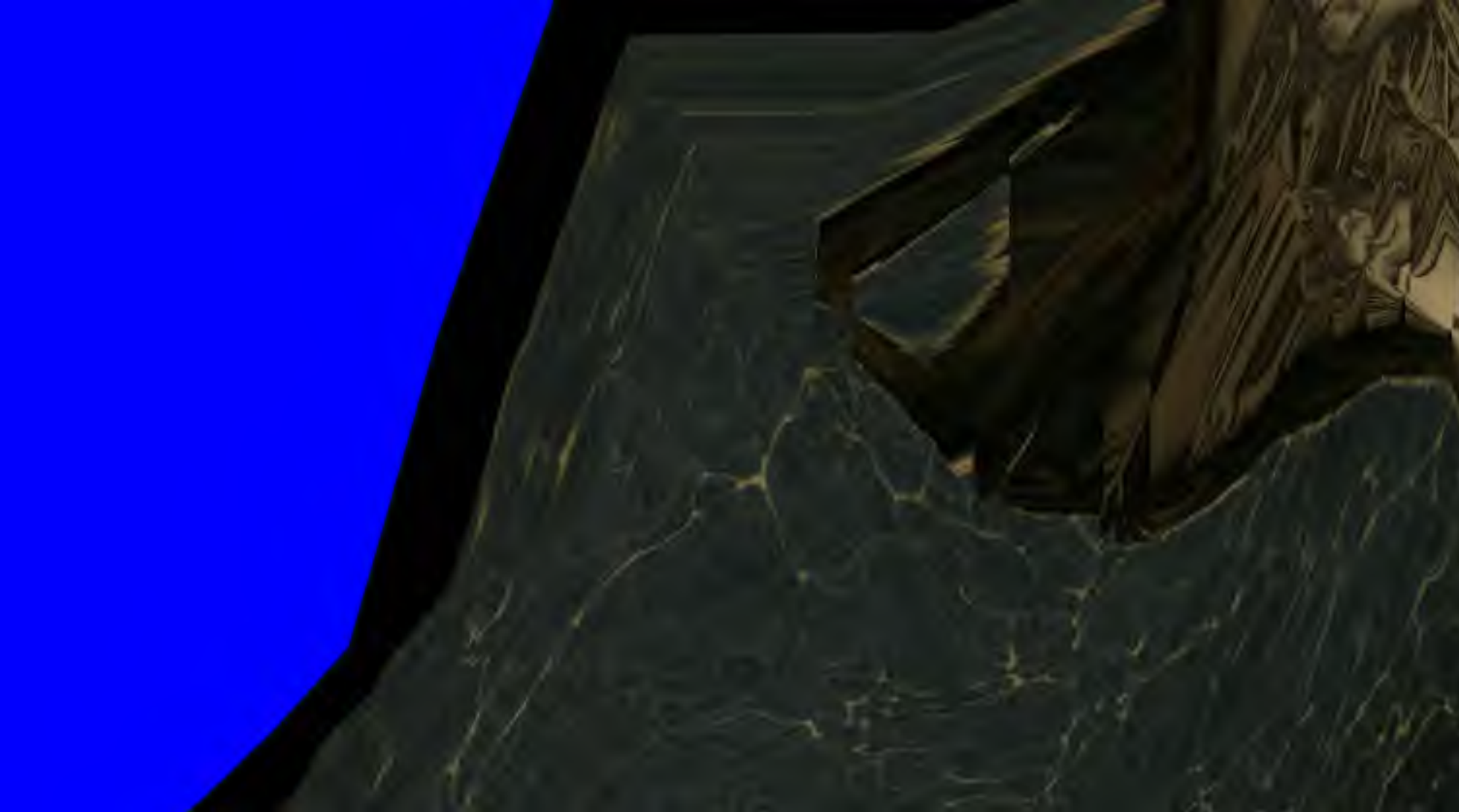
265
15582

Bd. Jan

By Echange
of Duplicates.

---

5 May, 1865.



COLLECTION

DES

MORALISTES ANCIENS.

SENTENCES
DE THÉOGNIS,
DE PHOCYLIDE, DE PYTHAGORE,
ET
DES SAGES DE LA GRECE,

RECUEILLIES ET TRADUITES

PAR M. LEVESQUE.

A PARIS,
Chez DIDOT L'AÎNÉ, Imprimeur du Clergé, rue Pavée S. André.
Et DE BURE L'AÎNÉ, quai des Augustins.
M. DCC. LXXXIII.

quarante-huitieme olympiade, environ cinq cents quarante-huit ans avant notre ere. Il fut contemporain de Solon, à qui ſes maximes furent pluſieurs fois attribuées, de Phérécyde, maître de Pythagore; & de Piſiſtrate, ce tyran ami des lettres, qui mit en ordre les poéſies éparſes d'Homere (2).

Quelques uns de ſes vers font préſumer qu'il étoit né dans l'aiſance. Son humeur confiante & facile détruiſit ſa fortune: une conduite plus prudente lui en fit conſer-

---

témoigne qu'il regrettoit ſa patrie lorſqu'il voyageoit dans la Sicile & dans l'Eubée.

(2) Si l'on en croit Diogene de Laërte,

ver quelques débris, & la philoſophie le conſola du mépris que la richeſſe ſans mérite aime à répandre ſur l'indigence vertueuſe. Sa morale eſt ſaine, mais ſans auſtérité : il ne condamne pas les plaiſirs innocents, il ne rougit pas même de les célébrer ; mais il établit qu'on ne peut en goûter les charmes que dans le repos d'une conſcience pure & dans le ſein de la vertu. Le caractere particulier de ſa morale eſt la ſenſibilité ; on écoute ſans peine ſes leçons, parcequ'il commence par ſe

---

te ne fut pas Piſiſtrate, mais Solon, qui raſſembla les couplets diſperſés du pere de la poéſie épique.

faire aimer. Les anciens citoient ſes maximes comme des oracles de la ſageſſe.

De ſon temps les ſages avoient coutume d'embellir leurs préceptes des charmes de la poéſie : ils ſentoient que le rhythme des vers contribuoit à graver leurs leçons dans la mémoire de leurs diſciples. Théognis ſuivit leur exemple, moins ſans doute pour ſe conformer à l'uſage que pour obéir à l'impulſion du génie qui le commandoit. Il n'a point renfermé ſes pensées dans des vers techniques forgés avec peine, & qu'on retient avec plus de peine encore. Son invocation eſt dans le

ſtyle des hymnes d'Homere, & les figures hardies qui animent pluſieurs de ſes maximes prouvent qu'il étoit né poète.

Quoique ſon ouvrage commence par une invocation, il ne faut pas s'attendre à lire un poème didactique fondé ſur un plan régulier. Les pensées sont jettées au haſard : il eſt vraiſemblable que ce n'eſt pas lui-même qui les a raſsemblées; on en aura fait le recueil après ſa mort en ſuivant l'ordre dans lequel on ſe les rappelloit.

On trouve les mêmes pensées pluſieurs fois répétées : c'eſt peut-être qu'on nous a conſervé la pre-

mieré maniere dont il les avoit exprimées, celle dont il les avoit corrigées dans la suite, & celle encore dont elles s'étoient altérées dans la mémoire de quelques uns de ſes diſciples. Des idées paroiſsent obſcures, parcequ'on a perdu les vers qui les complétoient : des maximes ſemblent condamnables, parcequ'elles étoient des objections dont on n'a pas conſervé les réponſes.

On peut comparer ce qui nous reſte de Théognis à une ſtatue antique exposée pendant un long période de ſiecles à tous les outrages du temps. Ils en ont usé des parties, ils en ont détruit d'autres ; mais on

admire encore celles qu'ils ont reſpectées. Content de recueillir les fragments qui m'ont paru le mieux conſervés, je n'ai pas entrepris de reſtaurer la ſtatue.

Une grande partie de ce volume ne doit plaire qu'à un petit nombre de lecteurs. Ici, c'eſt Phocylide qui preſcrit de ne pas voler, de ne pas receler; là, c'eſt Pythagore qui ordonne d'aimer ſon pere & ſa mere: ce ſont enfin les préceptes de la morale la plus uſuelle préſentés dans toute leur ſimplicité. Quels charmes auront de pareilles ſentences pour des lecteurs accoutumés aux penſées fines & brillantes de la Rochefou-

cault, de la Bruyere ! Mais il faut ſe tranſporter dans les temps anciens de la Grece, vers le berceau de la morale & de la législation. Alors on reſpectera les ſages qui, s'oubliant eux-mêmes & négligeant de plaire, ne penſoient qu'à inſtruire des hommes encore ſimples de leurs premiers devoirs.

SENTENCES DE THÉOGNIS.

INVOCATION.

O ROI, fils de Latone, fils de Jupiter, je ne t'oublierai jamais en commençant mes ouvrages, jamais en les terminant : sois l'objet des premiers & des derniers de mes chants ; daigne m'écouter & m'être favorable. Apollon, roi puiſsant & le plus beau des dieux, quand la vénérable Latone te mit au jour dans

un lac, elle n'eut d'autre ſecours qu'un rameau qu'elle tenoit embraſsé de ſes mains délicates : l'isle de Délos fut remplie d'une odeur divine, la vaſte terre ſourit, & la profonde mer témoigna ſa joie juſques dans les derniers de ſes flots.

Diane, diyine chaſsereſse, fille de Jupiter, toi qu'Agamemnon sut appaiſer en Aulide, reçois mes vœux, éloigne de moi les deſtins ennemis : ce que je te demande eſt tout pour moi, & n'eſt rien pour ta puiſsance.

Je vous invoque, Muſes & Graces, filles de Jupiter, qui fîtes retentir aux noces de Cadmus des accords dignes de vous & répétés par les immortels. Je donne des leçons aux humains ; que mes chants ſoient le titre inaltérable de ma gloire. En

vain on déroberoit mon ouvrage, je ne reſterai pas inconnu; on ne pourra jamais altérer ce qu'il renferme d'utile, & l'on dira toujours: Ce sont les vers de Théognis célebre entre tous les mortels.

I.

JE ne ſaurois plaire encore à tous ceux dont je recherche les ſuffrages. Dois-je en être ſurpris? Le maître des dieux lui-même ne peut contenter tous les humains, ſoit qu'il féconde la terre en lui prodiguant le tréſor des eaux vivifiantes, ſoit qu'il les retienne ſuſpendues dans les airs.

II.

ÉCOUTE mes leçons, jeune Cyrnus. Je te donnerai les préceptes que j'ai moi-même reçus des ſages dans

mes jeunes années. Cultive la ſageſſe : garde-toi de chercher dans le vice & dans l'iniquité, la gloire, les richeſſes, la puiſſance. Se tenir toujours éloigné de la ſociété des méchants, rechercher conſtamment le commerce des gens de bien, c'eſt avoir beaucoup profité. Mérite de t'aſſeoir à la table des ſages ; mérite qu'ils te faſſent une place auprès d'eux, & rends-toi digne de plaire aux mortels qui réuniſſent les vertus à la puiſſance. Avec les bons, tu apprendras à chérir la vertu : auprès des méchants, tu ſentiras dans ton cœur s'affoiblir la haine du vice, & tu perdras bientôt juſqu'à la raiſon qui t'éclaire..

III.

JAMAIS les citoyens vertueux

n'ont perdu leur patrie. Mais ſi les méchants peuvent lever impunément leurs têtes audacieuſes ; s'ils plaiſent à la nation, la ſéduiſent, la corrompent ; ſi, pour aſſurer leur fortune & leur puiſſance, ils prêtent à l'injuſtice un coupable appui : en vain l'état n'offre à tes regards que l'heureux ſpectacle de la ſplendeur & de la paix ; crois-moi, le trouble y va naître, & l'inſtant de ſa chûte n'eſt pas éloigné. Bientôt tu verras des citoyens atroces chercher le bonheur dans la ruine de leurs concitoyens ; bientôt éclatera la révolte ; par-tout va s'aiguiſer le fer de la haine, par-tout va ruiſſeler le ſang, & le monarque tentera vainement lui-même d'interpoſer un pouvoir qui ne sera plus.

IV.

PUIS-JE voir ſans gémir les hommes ne faire uſage de leur eſprit que pour ſe railler les uns les autres ; & de leur intelligence que pour ſe dreſſer mutuellement des embûches, ſe tromper, ſe trahir ? Puis-je ſans verſer des larmes voir les principes du bien & du mal négligés, confondus, ou plutôt ignorés ?

V.

QUE ton intérêt, mon fils, ne te rende jamais l'ami des citoyens pervers : mais diſſimule une juſte haine, & que ta langue imprudente ne provoque pas leurs fureurs. Contraint de ménager ceux que tu mépriſes dans ton cœur, ne leur communique aucun ſecret important : tu n'apprendras que trop à connoître leur

ame atroce ; tu ne ſauras que trop un jour combien ils ſont indignes de toute confiance. Ils n'aiment que la fineſſe, l'aſtuce, la fourberie ; heureux s'ils pouvoient d'un ſeul forfait conſommer le malheur de l'humanité. Crains leurs conſeils empoiſonnés ; mais ne néglige pas d'écouter les avis des gens de bien ; cours les chercher à travers les dangers & les fatigues, juſqu'aux extrémités de la terre.

VI.

Il ne faut pas même communiquer indifféremment ſon ſecret à tous ſes amis : il en eſt peu qui ſoient dignes de garder ce précieux dépôt. Si j'entreprends de grandes choſes, je ne me confierai qu'au petit nombre. L'imprudence d'un moment

pourroit me cauſer un long repentir.

VII.

Il eſt des circonſtances fâcheuſes & critiques où l'ami vertueux & fidele eſt le plus précieux des tréſors. Vous en trouverez peu de ces amis à toute épreuve qui oſent vous connoître encore dans l'adverſité ; qui, n'ayant qu'une ame avec vous, partagent avec un courage égal & vos ſuccès & vos revers.

VIII.

Les peines de l'homme vertueux ſont les jouiſſances du méchant : mais le lion lui-même ne trouve pas toujours de proie, & la dévorante perplexité ſe place ſouvent dans le cœur de l'homme injuſte & puiſſant.

IX.

TU veux que je sois ton ami ; aime-moi de cœur & non de bouche. Si tes sentiments sont peu sinceres, si tu as pour moi l'amitié sur les levres & l'indifférence dans le cœur, je préfere ta haine. Ose me poursuivre ouvertement, je tâcherai du moins de repousser tes attaques : un cœur double est plus dangereux pour ami que pour ennemi.

X.

CET homme parle d'une maniere & pense d'une autre ; il ne cesse de te louer en ta présence, & dans ton absence il marque peu d'estime pour toi : ce peut être un agréable convive, mais c'est un très méchant ami. Quels avantages te promets-tu de sa fausse tendresse ?

Ce n'eſt pas lui qui te conſolera dans la douleur, qui t'aidera dans l'adverſité : il réuniroit tous les biens de la fortune, ſans penſer à t'en faire part.

XI.

TU fais du bien au méchant ; n'en eſpere aucun retour : c'eſt ſemer ſur les vagues de l'Océan tourmenté. On ne voit jamais ni les jaunes moiſſons s'élever ſur les vagues de la mer, ni la reconnoiſſance naître dans le cœur du méchant.

XII.

IL eſt des gens qui exigent toujours, & qu'on ne peut jamais contenter. Qu'on manque une ſeule fois à répondre à leurs deſirs, on perd tout le fruit de ſes bienfaits paſsés, & l'amitié chancelante qu'on

leur avoit inſpirée eſt pour toujours éteinte dans leur cœur.

XIII.

MAIS l'homme honnête & ſenſible profite avec reconnoiſſance des bienfaits qu'on lui accorde, & jouit encore long-temps après du plaiſir de les avoir reçus.

XIV.

ON ne manque jamais d'amis à table; on en trouve peu dans les moments difficiles de la vie.

XV.

RIEN de plus difficile à connoître que l'homme faux. Avec un peu d'habileté, on découvre aiſément le mélange de l'or; mais on ne diſtingue pas de même l'ami perfide qui porte la bienveillance ſur le front & la fourberie dans le cœur.

XVI.

NE fonde pas ta gloire ſur les richeſſes & la puiſſance : ces avantages ne t'appartiendroient pas, & seroient toujours du reſſort de la fortune.

XVII.

AVEUGLES que nous ſommes ! nous n'avons que des opinions vaines, & l'ignorance eſt notre partage. M'eſt-il donné de prévoir ce qui réſultera de mes deſſeins ? Je crains de mal faire, & je fais bien ; je veux bien faire, & je fais mal. L'événement trompe tous mes projets, toutes mes vues : je me trouve arrêté ſans ceſſe par les loix de l'invincible néceſſité. Il n'eſt que les dieux dont les œuvres ſoient toujours d'accord avec leur intelligence.

XVIII.

TU trompes l'ami que tu as séduit par les dehors de l'hoſpitalité ; tu repouſses le malheureux qui t'implore : les dieux le ſavent.

XIX.

PRÉFERE la pauvreté dans le ſein de la juſtice à l'abondance que procure l'iniquité.

XX.

TOUTES les vertus sont compriſes dans la juſtice : ſi tu es juſte, tu es homme de bien.

XXI.

LA fortune peut prodiguer ſes faveurs au plus méchant des hommes : il eſt peu de mortels à qui les dieux aient accordé la vertu.

XXII.

GARDE-TOI, dans ta colere, de

reprocher à l'indigent la pauvreté qui flétrit l'ame. Les dieux font pencher comme il leur plaît la balance: ſouvent ils laiſsent nu celui qu'ils avoient comblé de biens.

XXIII.

L'ORGUEILLEUX ſe vante, s'éleve, & veut en impoſer. Sait-il comment le jour finira pour lui? Sait-il dans quel état la nuit va le trouver?

XXIV.

L'HOMME eſt abattu par la vieilleſse, il l'eſt par la fievre, mais bien plus encore par la pauvreté. Celui qu'elle accable ne peut plus parler, ne peut plus agir; ſes mains & ſa langue même ſont enchaînées.

XXV.

QUI ſait mettre des bornes à ſa

fortune ? Celui qui poſsede le plus de richeſses veut au moins les doubler. Qui jamais pourra ſatisfaire tant de gens qui tous ont le même deſir ? C'eſt l'amour des richeſses qui cauſe la folie des hommes & leur perverſité.

XXVI.

ON n'acheteroit pas de beſtiaux ſans les bien examiner, ni un cheval ſans ſavoir qu'il deſcend d'une race généreuſe ; & l'on voit un honnête citoyen recevoir pour épouſe une méchante femme, née d'un indigne pere. N'en ſoyez pas ſurpris ; elle lui apporte beaucoup d'or. Voyez-vous une femme refuſer un homme mépriſable s'il a de grands biens ? Non ; elle aime bien mieux entendre dire qu'elle eſt l'épouſe

d'un homme opulent que d'un homme vertueux. On n'eſtime que les richeſses. Le ſage prend une femme dans une famille corrompue ; le méchant, dans une famille vertueuſe : la fortune confond toutes les races, & cet odieux mélange abâtardit l'eſpece humaine.

XXVII.

VOYEZ cet homme injuſte & ambitieux : il n'eſt animé que de l'amour du gain. Toujours il eſt prêt à ſe parjurer, toujours à fouler aux pieds la juſtice. Vous êtes ébloui de l'éclat qui l'environne, ſa fortune vous en impoſe ; attendez ſa fin. Le ciel eſt juſte, quoique ſa juſtice ſe cache quelquefois à l'œil peu clairvoyant des mortels. Gardez-vous de croire que l'homme qu'on envie ſoit

toujours heureux : il paiera la dette de ſon crime ; elle sera pourſuivie du moins ſur le plus cher de ſes fils. Inſensé ! tu oſes murmurer contre les dieux trop lents à punir le coupable ! Ne vois-tu pas la mort aſſiſe ſur ſes levres, & prête à le frapper ?

XXVIII.

UN exilé n'a plus d'amis, & ce malheur eſt bien plus cruel que l'exil.

XXIX.

VOUS élevez avec soin vos enfants, vous faites votre étude de tout ce qui peut leur être utile, vous détruiſez pour eux votre fortune, pour eux vous vous ſoumettez à mille douleurs. Quelle sera votre récompenſe ? de la haine, des imprécations. Ils déteſteront leur

pere ; ils demanderont aux dieux ſa mort ; il deviendra pour eux le plus importun des paraſites.

XXX.

Où trouver l'homme ferme & courageux qui oſe lutter contre le flot auquel tous les autres ſe laiſsent emporter, qui ait également la pudeur dans le cœur & ſur les levres, & que l'appât du gain ne puiſse jamais engager dans la honte ?

XXXI.

TA fortune vient d'être renverſée : va, tu n'as plus d'amis ; ton frere même ne te connoîtra plus.

XXXII.

LE ſilence eſt, pour le grand parleur, un ſupplice cruel ; & le babillard ignorant eſt, pour ceux qui l'écoutent, un peſant fardeau : on

le hait ſans pouvoir l'éviter, & c'eſt une amertume qui empoiſonne les délices de tous les feſtins.

XXXIII.

INSENSÉS avec les fous, juſtes & ſages avec les amis de la ſageſſe & de l'équité, nous prenons le caractere de ceux qui nous environnent.

XXXIV.

DANS la ſociété, ſois prudent. Que le ſecret qui t'eſt confié reſte enſeveli dans ton cœur; oublie même que tu l'as entendu.

XXXV.

PAUVRE, mais vertueux, je vois des méchants qui nagent dans la proſpérité : qu'ils gardent leur partage, je ne veux pas changer avec eux. Je ſuis maître de conſerver ma

vertu : ils ne le sont pas de fixer la fortune.

XXXVI.

L'AME du sage est toujours constante : elle lutte avec un courage égal contre le malheur & contre la prospérité.

XXXVII.

CRAINS de t'exposer, pour une faute légere, à perdre ton ami ; garde-toi d'écouter le calomniateur qui l'accuse. Les dieux seuls sont exempts de faire des fautes ; sans l'indulgence, l'amitié ne peut plus exister.

XXXVIII.

TU embrasses un exilé, tu fondes ton espoir sur sa reconnoissance : quand il lui sera permis de retourner dans sa patrie, tu ne retrouve-

ras plus en lui le même homme.

XXXIX.

NE vous hâtez jamais trop; marchez d'un pas tranquille dans la voie moyenne : c'eſt elle qui conduit à la vertu.

XL.

QUOI ! dit l'infortuné, il eſt donc arrêté par les deſtins impitoyables que je ne serai jamais vengé des ſcélérats dont la violence m'a tout ravi. Dépouillé par eux & réduit à la honteuſe nudité, je serai donc encore obligé, pour me ſouſtraire à leurs coups, de traverſer les fleuves profonds & les torrents impétueux ! Le ciel me refuſera le ſpectacle de leurs larmes ! Jamais je ne m'abreuverai de leur ſang impur !.... Malheureux ! tu

blaſphêmes. Tu as joui du bien, ſupporte le mal avec courage. Le ciel t'a fait connoître l'une & l'autre fortune; apprends à te ſoumettre. De la proſpérité, tu es tombé dans le malheur: ne te défie pas des dieux; du malheur, peut-être, ils vont t'élever à la proſpérité. Mais épargne-toi ſur-tout des plaintes vaines; tu trouverois tous les cœurs inſenſibles à ton infortune.

XLI.

CRAINS l'ennemi qui cherche à te raſſurer par de douces paroles: ſi tu te remets dans ſes mains, il ne conſultera plus que la vengeance, & rien ne pourra le déſarmer.

XLII.

QUEL eſprit anime donc mes concitoyens? Je leur serois odieux

en faiſant le mal; en faiſant le bien, je ne puis leur plaire.

XLIII.

Tu étois mon ami, & tu as fait des fautes : ce n'eſt pas moi qu'il en faut accuſer ; tu avois trouvé un bon ami, mais tu avois reçu une mauvaiſe tête.

XLIV.

Tu ne laiſseras pas à tes enfants d'héritage plus précieux que cette pudeur qui accompagne toujours la vertu.

XLV.

Il seroit à ſouhaiter pour bien des hommes qu'ils ne fuſsent jamais nés, que leurs yeux n'euſsent jamais vu la clarté du ſoleil. Que leurs jours n'ont-ils été tranchés du moins dès leurs premieres années ! que n'ont-

ils été livrés en naiſsant au repos de la mort !

XLVI.

SI de bons préceptes pouvoient donner un bon eſprit, nous verrions les enfants ſe former ſur les principes de leurs peres, & le ſage n'auroit pas à rougir de ſes indignes fils : mais c'eſt perdre ſes leçons que de vouloir changer le cœur des méchants.

XLVII.

QUEL eſt donc l'inſensé qui veut prendre mon eſprit sous ſa garde, & qui ne ſonge pas même à obſerver le ſien ?

XLVIII.

IL eſt aiſé de mener une vie commune ſans faire beaucoup de bien, ſans avoir à ſe reprocher beaucoup

de mal. Mais c'eſt en combattant contre les obſtacles qu'on parvient à la gloire. Ne crois pas cependant l'obtenir ſans meſurer tes forces, & crains d'entreprendre avec un fol enthouſiaſme ce que tu es incapable d'exécuter.

XLIX.

ÉTUDIE les inclinations & les deſirs de ceux que tu pratiques; apprends à t'y conformer. Ton ami veut te quitter, ne le force pas à reſter auprès de toi; il voudroit reſter, ne l'engage pas à ſortir; il dort, ne trouble pas ſon ſommeil; ne l'engage pas à dormir, quand il a deſſein de veiller. Rien n'eſt plus inſupportable que la contrainte.

L.

CHER & malheureux ami, après

avoir franchi la vaſte étendue des mers, tu viens, dépouillé de tout, dans les bras d'un ami qui n'a rien. Je te prodiguerai du moins, dans mon infortune, ce que les dieux m'ont laiſſé de meilleur. Tu m'aimes, & je ne te dirois pas, Viens t'aſſeoir avec moi, & je te cacherois le peu que je poſsede! Je n'irai point ailleurs chercher de quoi te recevoir, mais ce que j'ai eſt à toi. Si l'on te demande comment je vis: réponds que je me ſoutiens avec peine, mais qu'enfin je me ſoutiens; que je suis trop pauvre pour ſecourir un grand nombre de malheureux, mais que je ne repouſse pas l'ami qui ſe réfugie dans mon ſein.

LI.

HEUREUX qui peut dire: O ma

jeuneſse déſormais écoulée, ô fâcheuſe vieilleſse qui t'approches, jamais vous ne m'avez vu, vous ne me verrez jamais trahir un ami fidele; jamais vous ne trouverez rien de vil dans mon cœur! Il eſt ſatisfait ce cœur, & je puis me livrer ſans trouble & ſans remords à la joie des feſtins, quand mes oreilles ſont frappées du doux ſon de la flûte, & quand mes doigts pincent les cordes harmonieuſes de la lyre.

LII.

VOIS cette tête penchée, ce col tors, ces regards obliques; & reconnois l'ame ignoble & fauſse d'un eſclave.

LIII.

JE m'enorgueillis follement de ma jeuneſse. Inſensé! bientôt privé

de la lumiere du ſoleil, ſemblable à la pierre inſenſible, je serai couvert de terre pour toujours, & le bien même que j'aurai fait sera bientôt oublié.

LIV.

ON ſe fait une fauſse idée du bonheur qu'on n'a point éprouvé. Rien de pire que le préjugé, rien de préférable à l'expérience.

LV.

BON jour; que viens-tu me dire? Si c'eſt quelque choſe de bien, pourquoi héſites-tu? il eſt facile de l'annoncer.

LVI.

D'UN homme de bien, il eſt aisé de faire un méchant: mais qui pourra, d'un méchant, faire un homme vertueux?

LVII.

JE hais la femme que je rencontre par-tout ; je hais l'homme insensé qui néglige son champ & veut labourer celui de son voisin.

LVIII.

POINT de projets sans danger. Qui sait, en commençant, quelle sera la fin de son ouvrage ? Tel croit voler à une gloire certaine, qui ne fait que préparer sa perte. Dieu seul peut nous détourner de l'erreur, & couronner nos bons desseins par un heureux succès.

LIX.

HOMME, ne murmure pas de ce que t'envoient les dieux : supporte d'une ame égale l'une & l'autre fortune. Dans le bonheur, ne t'abandonne pas aux excès de la joie ; ne

te livre pas aux excès de la douleur dans l'adverſité : attends quelle ſera la fin de ton ſort.

LX.

LE paſsé ne peut ſe rappeller ; mais gardons-nous de l'avenir ; il doit occuper ſeul toute notre attention.

LXI.

ON veut toujours avoir plus qu'on ne poſsede : mais la diſette a perdu bien moins de gens que la ſatiété.

LXII.

IL n'eſt difficile ni de louer ni de blâmer : c'eſt un art familier aux méchants. L'intérêt leur inſpire l'éloge ; la médiſance eſt leur plaiſir. L'homme de bien sait lui ſeul garder en tout des meſures : ou plutôt le ſoleil n'éclaira jamais un mortel

toujours ami de la modération, toujours circonſpect & meſuré.

LXIII.

NOUS ne verrons jamais tous les événements ſuccéder au gré de nos deſirs. N'envions pas un bien qui n'eſt réſervé qu'aux dieux.

LXIV.

IL n'eſt donc aucun mortel qui ne reſpecte le riche, qui ne mépriſe le pauvre! Et je ne serai pas navré de douleur, moi qui ne puis me ſouſtraire à l'aviliſsante pauvreté!

LXV.

OBSERVEZ bien les hommes: vous trouverez en eux tous les vices, tous les talents & toutes les vertus.

LXVI.

IL eſt difficile au ſage d'avoir une longue converſation avec l'inſensé;

mais il ne lui eſt pas poſſible de ſe taire toujours.

LXVII.

Il eſt honteux qu'un homme ſobre s'arrête avec des gens pris de vin : le ſage n'eſt pas moins déplacé dans la compagnie du vulgaire.

LXVIII.

La jeuneſse donne à l'ame de l'énergie ; mais ſouvent elle ne l'éleve que pour la plonger plus profondément dans l'erreur. Eh ! comment ne pas y tomber quand l'eſprit a moins de force que les paſſions, & ſe laiſſe conduire par elles ?

LXIX.

Nous voyons chaque jour les événements tromper notre prudence, & nous nous obſtinons à créer ſans ceſſe de nouveaux projets !

LXX.

LA crainte & l'eſpérance ſont deux divinités également puiſſantes, & qui nous commandent avec le même empire.

LXXI.

QUELQUE projet qui ſe préſente à ton eſprit, conſulte-toi deux & trois fois. Quand on agit avec précipitation, on ne peut éviter le reproche.

LXXII.

TU étois dans la joie ; une foule d'amis s'offroient à la partager : ton eſprit ſouffre, plongé dans la cruelle anxiété ; tu trouveras peu d'amis qui veuillent partager tes larmes.

LXXIII.

AFFREUSE pauvreté ! tu t'appeſantis ſur mes épaules, tu déformes

mon corps, tu corromps mon esprit. Malgré ma vive résistance, tu me contrains avec un empire tyrannique d'apprendre bien des choses honteuses, moi qui n'étudiai jamais que le juste & l'honnête. Je ne connois, je ne chéris plus à présent d'autre vertu que la prospérité : voilà donc, ô ciel ! où conduit l'infortune !

LXXIV.

Tu t'affliges, malheureux Cyrnus, & tu nous vois tous pleurer avec toi. Mais ne t'y trompe pas, la douleur d'un ami ne nous afflige qu'un jour.

LXXV.

Le sage ne doit jamais perdre le calme de l'ame. Ne te laisse point abattre par l'infortune, ne triomphe

pas imprudemment dans la proſpérité. Sur-tout garde-toi de jurer que tes deſſeins auront l'iſſue que tu prévois. Il ſemble que les dieux ſe plaiſent à punir le téméraire qui veut prévoir la fin des événements. Du mal naît le bien ; le bien engendre le mal : cet homme n'avoit rien, il s'enrichit tout-à-coup : cet autre nageoit dans l'abondance, il ſe réveille dans la miſere : le ſage fait des fautes, la gloire ſe plaît à couronner l'inſenſé, & ſouvent les honneurs viennent ſe raſſembler ſur la tête du méchant.

LXXVI.

Si j'étois riche, mon cher Simonide, nos importants, avec tout leur orgueil, ne ſauroient m'intimider : mais en vain j'ai cultivé mon eſprit ;

l'ignorant m'en impoſe, & la miſere me rend muet.

LXXVII.

CEUX qui ont des richeſses manquent de lumieres pour en faire uſage ; ceux qui voient & deſirent le bien sont opprimés par la pauvreté : les uns & les autres éprouvent une égale impuiſsance ; ceux-ci sont arrêtés par la miſere, ceux-là par leur imbécillité. Soumettons-nous. Il n'eſt pas permis aux mortels de combattre contre les dieux, & de leur demander raiſon de leurs décrets.

LXXVIII.

SOIS riche, c'eſt la ſeule vertu : la tourbe des humains ne sait point en connoître d'autres.

LXXIX.

TU pourrois être auſſi juſte que

Rhadamante lui-même, auſſi habile que Siſyphe, fils d'Éole; que ce Siſyphe qui, par ſon adreſſe, parvint à ſortir des enfers : (il eut l'art de perſuader Proſerpine en la flattant, & d'appaiſer cette déeſſe qui prive les hommes du ſentiment & leur fait perdre la mémoire. Avant lui, jamais aucun mortel, vivant encore, n'avoit conſidéré les triſtes humains enveloppés du ſombre nuage de la mort, n'étoit deſcendu dans la froide demeure des ombres, & n'avoit franchi les portes noires qui les tiennent enfermées malgré leurs efforts impuiſſants : mais Siſyphe, par ſon habileté, revint de ces lieux redoutables, & revit la lumiere du ſoleil); ne ſois pas moins éloquent que Neſtor, ſemblable aux dieux, qui

auroit su donner à la fable les couleurs de la vérité; surpasse en vîtesse le vol rapide des harpies, & la course légere des fils de Borée : tu seras encore obligé de convenir que tous ces avantages sont bien foibles, & que les richesses ont bien plus de pouvoir.

LXXX.

PERSONNE n'emporte aux enfers ses richesses superflues. On ne peut, en donnant une rançon, se racheter de la mort, de la maladie, de la triste vieillesse qui nous poursuit.

LXXXI.

O JUPITER! que l'injure & l'opprobre ne poursuivent-ils le scélérat, ne sont-ils sa juste récompense! Que l'impie qui méprise les dieux, que l'homme cruel qui porte la mé-

chanceté dans ſon cœur & ne ſait faire que le mal, reçoive la peine due à ſes crimes, & que la malice du pere ne ſoit pas imputée à ſes enfants. Maître des dieux, que les fils de l'homme injuſte, s'ils aiment l'équité, s'ils craignent ta colere, s'ils ſe plaiſent à faire régner la concorde entre leurs citoyens, ne ſoient pas pourſuivis pour les fautes de leurs peres ! Mais, hélas ! celui qui commet le crime en évite la peine ; un autre en éprouve la vengeance. O roi des immortels ! l'homme droit que jamais ne ſouilla l'impiété ni le parjure, éprouve un ſort qu'il n'a pas mérité ; & nous adorons encore ta juſtice ! Qui pourra révérer les dieux, quand le ſcélérat, couvert d'iniquités, brave la colere des hu-

mains & celle des immortels; quand, du ſein des richeſſes, il inſulte à l'homme de bien; quand le juſte eſt courbé sous le poids de la miſere (1)? O mes amis, enrichiſſez-vous s'il eſt poſſible, mais ſans commettre d'injuſtices : ſoyez habiles, mais ſans devenir coupables.

LXXXII.

JUPITER! étends du haut des cieux la main ſur ma patrie, & daigne la défendre; que les autres dieux la protegent, mais qu'Apollon dirige ma voix, éclaire mes penſées. Flûte mélodieuſe, douces cordes de la lyre, accompagnez nos chants

(1) Ce morceau doit être regardé comme un ſouhait exprimé d'une maniere poétique, comme une vive imprécation contre le criminel triomphant ſur la terre, & non

ſacrés. Allons faire des libations en l'honneur des dieux, & profitons des bienfaits de Bacchus. Vive gaieté, anime ſeule nos diſcours; & ne craignons ni les Medes, ni leurs armes. Eſt-il rien de plus ſage que d'entretenir ſon ame dans les douceurs d'une joie innocente, d'en bannir les ſoucis rongeurs, de mépriſer les caprices du deſtin, les maux de la vieilleſſe, & les horreurs de la mort ?

LXXXIII.

ÉLEVE & meſsager des muſes, toi qui puiſas dans leur ſein les leçons de la ſageſſe, ne les envie point

comme un blaſphême. Théognis, dans pluſieurs de ſes maximes, a célébré la juſtice des dieux, a recommandé la réſignation à leurs décrets.

au vulgaire. Qu'importe que tu soit inſtruit, ſi tu ne l'es que pour toi ſeul ?

LXXXIV.

J'AI voyagé dans la Sicile ; j'ai parcouru l'Eubée, riche des préſents de Bacchus ; j'ai vu la ſuperbe Sparte, baignée par l'Eurotas ; par-tout je n'ai trouvé que des hôtes careſsants : mais la joie ne pouvoit entrer dans mon cœur ; je n'avois plus de ſentiment que pour ma patrie.

LXXXV.

AMIS, ne me parlez plus que de l'aimable ſageſse ; qu'elle ſeule occupe tout mon cœur. Alors je serai ſenſible aux doux ſons de la lyre ; alors la danſe légere, les vers harmonieux porteront le plaiſir dans mon ſein ; alors, content de moi-

même, je goûterai l'entretien des hommes honnêtes, & je connoîtrai le bonheur ſans offenſer l'étranger ni mon concitoyen.

LXXXVI.

IL vient de m'arriver un malheur : je rencontre mes amis, ils détournent la tête, ils évitent de me voir. La fortune change, ſuivant ſa coutume ; il m'arrive un événement heureux : c'eſt à qui s'empreſsera de me ſaluer ; je ne trouve par-tout que des amis.

LXXXVII.

SUIS-JE dans le beſoin ? mes amis rougiſsent de ma préſence, ils auroient honte de me conſoler publiquement. Il faut, pour les aller trouver, que je ſorte le ſoir ; & je rentre avant le jour, lorſque le chant

du coq rappelle les hommes au travail. Puiſse tomber ſur moi le ciel, ce ciel d'airain, dont nos aïeux, dans leur ſimplicité, redoutoient la ruine, ſi je refuſe jamais des ſecours à ceux qui m'aiment!

LXXXVIII.

J'AI perdu ma fortune par la confiance; c'eſt par la défiance que j'en ai ſauvé les débris: mais il eſt bien difficile de n'être pas trop défiant, ou confiant à l'excès.

LXXXIX.

LIQUEUR douce & funeſte, préſent de Bacchus, je te loue & te condamne. Je ne puis ni t'eſtimer ni te haïr; tu fais le bien, tu fais le mal. Qui pourra te mépriſer? & quel ſage oſera te célébrer? O mes amis! goûtez modérément de ce vin que

produiſent les vignes du Taygete, ces vignes que planta ſur le penchant de la colline le vieux Théotime, chéri des dieux : le triſte ſouci fuira de vos cœurs, vous y ſentirez pénétrer la douce gaieté.

XC.

TU es juſte ; que ta vertu faſse ta récompenſe & ta félicité. Les uns diront du bien de toi, les autres en parleront mal. Le ſage doit s'attendre à l'éloge, il doit s'attendre à la ſatire ; & le plus heureux des mortels eſt celui dont on s'occupe le moins.

XCI.

PUISSE l'abondance & la paix régner dans ma patrie ! Puiſsé-je ſans crainte me livrer avec mes amis aux plaiſirs innocents de la table !

Puiſsent mes yeux ne voir jamais l'horreur des combats! Si la guerre n'intéreſse pas ta patrie, n'écoute pas la voix tonnante du héraut qui t'appelle aux armes: mais ſi l'état eſt attaqué, ſi l'ennemi s'approche, ſi tu entends déja les henniſsements des chevaux aux pieds légers, apprends que tu ne peux ſans opprobre refuſer ton ſang à tes concitoyens.

XCII.

TOUT mortel a fait du bien, tout mortel a fait du mal; nul ne peut ſe vanter d'être parfaitement ſage.

XCIII.

QU'UN homme évite la dépenſe, qu'il ne ſoit occupé que du ſoin d'amaſser, on vante ſa prudence. S'il nous étoit donné de prévoir le ter-

me de nos jours, ſi nous ſavions combien de temps il nous reſte encore avant de deſcendre dans la demeure de Pluton, il seroit raiſonnable que celui qui auroit le plus de temps à vivre, fît de plus grandes épargnes pour ce qui lui reſteroit de jours. Mais, hélas! & c'eſt ce qui m'afflige, nous ſommes loin de cette connoiſsance. Je me tourmente, & ne sais comment ſortir de ma perplexité. Placé dans un carrefour, pluſieurs chemins s'offrent devant moi; lequel dois-je choiſir? Tourmenterai-je ma vie, conſtant à me tout refuſer? Vivrai-je dans les délices, heureux du plaiſir de ne rien faire? J'ai connu un homme riche; il s'épargnoit juſqu'à la nourriture. Pendant qu'il amaſsoit pour vivre,

la mort eſt venu le ſurprendre. Il s'étoit épuiſé de travail ; jamais il n'avoit fait de bien à perſonne : des inconnus ont envahi ſes tréſors. J'en ai vu un autre qui ſe livroit aux plaiſirs de la table. Je mene, diſoit-il, une vie délicieuſe. Pendant qu'il parloit, ſes richeſſes ſe trouverent diſſipées. Il implore aujourd'hui l'aſſiſtance de ſes amis, & ne trouve que des cœurs impitoyables.

XCIV.

SAVEZ-VOUS ce qu'il faut faire, mon cher Damoclès ? Réglez votre dépenſe ſur vos moyens. Point de diſſipation, point d'épargne ſordide. Ainſi vous travaillerez, & ce ne ſeront pas les autres qui recueilleront le fruit de vos peines : ainſi vous ne mendierez pas les ſecours

des hommes durs qui vous réduiroient en ſervitude. Ménagez pour votre vieilleſſe ; les richeſſes sont alors bien néceſſaires : ménagez même quelque choſe qui reſte après vous ; car il ne ſe verſera pas de larmes à votre enterrement, ſi vous ne laiſſez pas de quoi les payer.

XCV.

PEU d'hommes réuniſſent le mérite & la beauté : ce n'eſt pas un foible avantage de raſſembler ces deux préſents des cieux.

XCVI.

TU as reçu un grand bienfait, & tu n'as montré que de l'ingratitude : retombe dans le même beſoin, & retourne chez ton bienfaiteur.

XCVII.

J'AI bu dans cette fontaine ; l'eau

m'en paroiſsoit douce & limpide : elle s'eſt troublée ; j'irai puiſer dans une autre ſource.

XCVIII.

AVANT de louer un homme, prends le temps de le bien connoître ; étudie ſes inclinations, ſon caractere, ſes mœurs. Il eſt des gens qui ne sont que fard ; habiles à cacher leur naturel pervers, ils ont une ame & un viſage qu'ils ſavent prendre dans l'occaſion.

XCIX.

JEUNE & brillant encore de toutes les fleurs du bel âge, profite bien de tes avantages, & livre ton ame à la vertu : les dieux ne te permettront pas de parcourir deux fois la carriere de la jeuneſse. Les humains ne peuvent ſe ſouſtraire à la mort : la

vieilleſse vient ſaiſir leur tête de ſes mains peſantes, elle leur reproche le temps vainement écoulé.

C.

HEUREUX & trop heureux qui, ſans connoître encore les peines de la vie, deſcend dans le noir aſyle des morts! Heureux qui n'a pas eu le temps d'apprendre à redouter les pieges de la haine; qui n'a pas aſsez vécu pour étudier l'ame douteuſe de ſes amis, & pour ſonder les profonds replis de leurs cœurs!

CI.

LES richeſses cachent le vice; & la pauvreté, la vertu.

CII.

INSENSÉS! nous pleurons les morts! verſons plutôt des larmes ſur la fleur de la jeuneſse qui ſe flétrit.

CIII.

O MON AME, ame insensée, livre-toi donc à la joie! Bientôt d'autres mortels vont me succéder, & je serai enseveli sous la terre.

CIV.

SI mon ennemi est homme de bien, je me garderai d'en dire du mal: je ne louerai jamais le méchant qui m'aime.

CV.

O PLUTUS, le plus beau, le plus desirable des dieux, avec toi je puis faire le mal, je serai toujours honnête homme.

CVI.

DANS la joie des festins, j'oublie la pauvreté qui abat le cœur, je méprise le méchant dont la langue envenimée me poursuit: mais je gé-

mis encore ſur ma jeuneſse, cette aimable jeuneſse qui n'eſt plus; je verſe des larmes ſur la vieilleſse qui me menace.

CVII.

RICHE, tu m'as reproché ma miſere: les dieux, peut-être, m'enverront auſſi des richeſses.

CVIII.

L'ESPÉRANCE eſt la ſeule divinité favorable qui ſoit reſtée parmi les humains. Les autres nous ont abandonnés, & ſont montées ſur l'Olympe. La Bonne-foi, la plus grande des immortelles, nous a délaiſsés; la Tempérance s'eſt retirée avec elle; les Graces ont fui loin de la terre. Il n'eſt plus de ſerment ſacré, plus de mortel qui révere les dieux, plus de piété, plus de droits,

plus de juſtice. Mais l'homme, tant qu'il reſpire encore, tant qu'il voit la lumiere du ſoleil, jouit des bienfaits de l'Eſpérance. Qu'il invoque les dieux, qu'il brûle en leur honneur les cuiſſes brillantes des victimes ; mais que l'Eſpérance reçoive les premiers & les derniers de ſes ſacrifices.

CIX.

JE n'aime, je ne deſire pas les richeſſes. Puiſſé-je, vivant de peu, n'éprouver jamais les maux qui accompagnent la miſere !

CX.

IL eſt indifférent après la mort d'être étendu ſur des tapis ou ſur des ronces, ſur la roche ou ſur le duvet. Je ne deſire pas des biens que je ne pourrai ſentir. Eh ! que m'im-

porte, après mon trépas, d'être couché dans la tombe des rois ?

CXI.

LES œuvres du juſte sont ſaintes, ſes paroles sont ſacrées : les vents emportent avec eux les paroles du méchant.

CXII.

IL eſt difficile de tromper celui qui nous veut du mal ; il eſt bien facile d'en impoſer à l'ame confiante d'un ami.

FIN.

SENTENCES
DE
PHOCYLIDE

DE PHOCYLIDE.

PHOCYLIDE parut un peu plus tard que Théognis, & le copia quelquefois : il compoſa des poèmes héroïques, des élégies, des ſentences morales ; il ne nous reſte que quelques unes de ces dernieres.

Il les a écrites en vers comme Théognis ; mais il n'a pas, comme lui, revêtu ſes penſées des ornements de la poéſie (1) ; il n'a pas même cherché à les rendre piquantes

(1) Il n'a du moins emprunté de la poéſie que les deux comparaiſons de la fourmi & de l'abeille.

par un tour ingénieux. C'eſt un législateur qui preſcrit à l'homme ſes devoirs ; il fait parler l'auſtere raiſon, & dédaigne de l'embellir. On a beſoin d'art pour perſuader ; il eſt inutile quand on ordonne, & Phocylide ordonne toujours. Il ne donne pas des avis, des leçons, mais des préceptes.

Des ſavants ont regardé ce qui nous reſte de ſes ouvrages comme ſupposé, parcequ'on retrouve quelques uns de ſes vers parmi ceux qu'on a fauſsement attribués aux Sibylles : mais les pieux fauſsaires qui, par un zele imprudent, compoſerent les vers ſibyllins, peuvent

y avoir intercalé quelques vers de Phocylide pour répandre ſur leur ouvrage un vernis d'antiquité.

On a réimprimé depuis peu une prétendue traduction de Phocylide, publiée vers la fin du dernier ſiecle (1). C'eſt une paraphraſe dans laquelle il eſt fort difficile de reconnoître le texte. Si Phocylide dit ſimplement : « Ne garde pas le célibat, « ſi tu ne veux pas finir tes jours « dans l'abandon. Rends à la nature « ce que tu lui dois : tu as été en- « gendré, tu dois engendrer à ton

(1) Suivant une note écrite à la main ſur mon exemplaire, cette traduction eſt de Duché, verſificateur loué par le poète

« tour » : ſon paraphraſte lui fait dire : « Le célibat n'eſt pas un état « dont la tranquillité doive être « goûtée par toute ſorte de perſon- « nes : il eſt des noms qui portent « avec eux une idée de gloire, de « vertu & de ſageſſe, qu'il eſt utile « de tranſmettre à la poſtérité ». Ce n'eſt pas traduire, c'eſt falſifier. On diroit que Phocylide, moins occupé de donner des préceptes utiles à tous les hommes, que de flatter la vanité des grands, n'ait recommandé le

---

Rouſſeau, & cependant oublié, quoiqu'il ne fût pas ſans talents. En ajoutant beaucoup de paroles au texte de ſon auteur, il en a retranché beaucoup de penſées ; il a

mariage qu'à ceux qui ont un nom illuſtre à tranſmettre à leurs enfants. Et que devient cette menace qu'il fait au célibataire de mourir dans l'abandon ? Que devient ce devoir preſcrit par la nature elle-même de donner la vie parceque nous l'avons reçue ? Le traducteur craignoit-il d'offenſer la religion en recommandant une union qu'elle conſacre ? Elle ne permet le célibat qu'à ces hommes rares que le ciel excepte lui-même de la regle commune en

---

voulu faire de Phocylide tantôt un bel-eſprit, tantôt un raiſonneur ; & au lieu de chercher à le traduire, il n'a ſouvent penſé qu'à imiter la Bruyere.

les appellant à une perfection particuliere : mais l'amour du luxe & de la licence, un mépriſable égoïſme, la corruption des mœurs, les vils intérêts qui font un ſi grand nombre de célibataires, sont bien éloignés de la perfection.

SENTENCES
DE
PHOCYLIDE.

I.

NE contracte pas de mariage furtif & ſcandaleux ; ne te livre pas à des amours infâmes (1).

II.

NE trame point de ruſes, ne trempe point tes mains dans le ſang.

III.

SACHE vivre de ce que tu as juſtement acquis : mépriſe les richeſſes

(1) Voici comme cette ſentence eſt rendue dans la prétendue traduction imprimée en 1698, & le reſte de la verſion eſt dans le même goût : « L'homme ſemble

que procure l'iniquité. Content de ce que tu poſsedes, abſtiens-toi de ce qui ne t'appartient pas.

IV.

DANS tout ce que tu dis, sois l'interprete de la vérité : ne permets pas à ta bouche le menſonge.

V.

QUE tes premiers reſpects ſoient pour les dieux, les seconds pour tes parents : accorde à chacun ce qui lui eſt dû, ſans jamais te laiſser corrompre.

VI.

NE rebute point le pauvre. Que

« né pour le plaiſir ; il sent en lui-même « une pente rapide qui l'y porte ; toutes « ſes inclinations naturelles l'y détermi- « nent : mais qu'il rentre dans ſon cœur, « qu'il écoute cette loi que la nature y a

tes jugements ſoient dictés par la juſtice. Si tes jugements sont iniques, tu seras jugé par Dieu même à ton tour.

VII.

AIE le faux témoignage en horreur. Que ta langue ſoit l'organe de l'équité.

VIII.

RESPECTE la virginité : conſerve toujours la bonne foi.

IX.

TIENS ſcrupuleuſement la balance égale ; ne la laiſſe pencher d'aucun côté.

« écrite, qu'il ſe ſerve des lumieres que la « raiſon lui prête pour le conduire ; il ſe « bornera aux plaiſirs permis, & l'inno- « cence avec laquelle il les goûtera ne fera « qu'en redoubler la douceur. »

X.

CRAINS en tout les extrêmes. En quelque choſe que ce ſoit, la beauté réſulte de la juſteſse des proportions.

XI.

SI tu prêtes un faux ſerment, ton ignorance même ne te ſervira pas d'excuſe. Quel que ſoit le parjure, la haine de Dieu le pourſuit.

XII.

N'ENLEVE pas les ſemences du laboureur : tout raviſseur eſt l'objet de l'exécration publique.

XIII.

NE retiens pas la récompenſe de l'homme laborieux : garde-toi d'opprimer le pauvre.

XIV.

QUE ton jugement conduiſe ta

langue : enſevelis ton ſecret dans ton ſein.

XV.

NON content d'être juſte, ne permets pas l'injuſtice.

XVI.

DONNE à l'inſtant au malheureux ; ne lui dis pas de revenir le lendemain, & ſouviens-toi que c'eſt à pleines mains qu'il faut donner à l'indigent.

XVII.

SERS de guide à l'aveugle, ouvre ta maiſon à l'exilé.

XVIII.

TOUTE navigation eſt incertaine ; prends pitié du malheureux qui a fait naufrage.

XIX.

PRÉSENTE la main à celui qui

tombe ; ſauve l'infortuné qui ne peut trouver d'appui. La douleur eſt commune à tous les hommes, la vie eſt une roue, & la félicité n'a rien de ſtable.

XX.

SI tu poſsedes des richeſses, partage-les avec le malheureux, & que l'indigence reçoive ſa part de ce que Dieu t'a prodigué.

XXI.

PUSSENT tous les hommes n'avoir qu'un ſentiment, une fortune, une vie !

XXII.

CEINS l'épée pour te défendre, & non pour frapper : & plût à Dieu que tu n'euſses jamais beſoin de t'armer même pour une juſte cauſe ! car tu ne peux donner la mort à

l'ennemi, que tes mains ne ſoient ſouillées.

XXIII.

NE traverſe pas le champ de ton voiſin, & reſpecte ſon héritage. En tout la modération eſt belle ; en tout, la tranſgreſſion eſt condamnable.

XXIV.

RESPECTE dans la campagne le fruit qui n'eſt pas encore mûr.

XXV.

ACCORDE aux étrangers les mêmes égards qu'à tes concitoyens. Nous ſommes tous également ſoumis à l'infortune, & la terre elle-même n'offre point à l'homme un ſûr appui.

XXVI.

L'AVARICE eſt la mere de tous

les crimes. C'eſt l'or qui conduit & qui égare les hommes. Funeſte métal! que tu es un guide infidele! Toi ſeul cauſes notre perte; par toi ſeul tout eſt renverſé. Plût aux dieux que tu ne fuſses pas devenu pour nous un mal néceſsaire! C'eſt à toi que nous devons les combats, les rapines, les maſsacres: par toi, les peres ne trouvent que de la haine dans le cœur de leurs enfants; par toi, les freres deviennent les ennemis de leurs freres.

XXVII.

N'AIE point un ſentiment dans ton cœur, un autre ſur tes levres. Ne reſsemble pas au caméléon (1),

(1) Il y a dans l'original: Ne reſsemble point au polype, &c. parceque les anciens croyoient que le polype de mer, lorſqu'il

qui change de couleur comme de place.

XXVIII.

L'HOMME volontairement injuſte eſt atroce. Je n'oſe en dire autant de celui qui obéit à la néceſſité : mais ſonde bien le cœur du mortel que tu vois agir.

XXIX.

NE t'enorgueillis ni de tes richeſſes, ni de ta force, ni de ta ſageſſe. Dieu ſeul eſt ſage, ſeul il eſt riche & puiſſant.

XXX.

COMPATIS aux malheureux : ne ſois pas ébloui de l'éclat des grandeurs. L'excès du bien même eſt fu-

---

ſe voyoit menacé de quelque danger, prenoit la couleur de la roche à laquelle il s'étoit attaché.

neſte aux mortels : plongés dans les délices, ils recherchent de nouvelles voluptés. La trop grande richeſse conduit à l'orgueil & produit l'inſolence ; la chaleur du ſang dégénere en manie : la colere eſt un mouvement paſsager ; mais, exaltée, elle devient fureur.

XXXI.

QUE les maux qui sont paſsés ne troublent point ton ame : il eſt impoſſible que ce qui eſt fait ne le ſoit pas.

XXXII.

SACHE commander à ta main & mettre un frein à ta colere. Trop ſouvent celui qui frappe devient meurtrier malgré lui.

XXXIII.

L'ÉMULATION des hommes hon-

nêtes eſt louable ; celle des méchants eſt funeſte.

XXXIV.

L'AUDACE eſt pernicieuſe dans les méchants ; elle eſt d'un grand ſecours à ceux qui veulent faire le bien.

XXXV.

L'AMOUR de la vertu eſt honnête ; l'amour charnel ne conduit qu'à la honte.

XXXVI.

L'HOMME d'un caractere aimable & doux fait le bonheur de ſes concitoyens.

XXXVII.

N'ENVIE pas le bonheur de tes égaux : ils ont des défauts ; n'aie que de l'indulgence. C'eſt la félicité des dieux de ne pas connoître l'envie. La

lune n'eſt pas jalouſe de la clarté plus brillante du ſoleil; la terre, contente de ſa place, n'ambitionne pas la hauteur des cieux; les fleuves ne diſputent pas de grandeur avec les mers : tout eſt uni dans la nature par une concorde éternelle. Si la diſcorde ſe mettoit parmi les dieux, le ciel ſeroit renversé.

XXXVIII.

MANGE, bois, parle avec meſure. Conſerve en tout la modération; en tout, évite l'excès.

XXXIX.

FUIS toute action honteuſe, & conſerve la tempérance. Ne suis point de dangereux exemples, & ne repouſſe l'injuſtice que par l'équité.

XL.

LA perſuaſion produit les plus

grands biens ; les querelles & les plaintes n'engendrent que des plaintes nouvelles.

XLI.

NE crois pas légèrement : conſidere d'abord quel eſt le but de celui qui te parle.

XLII.

IL eſt beau de l'emporter en beaucoup de choſes même ſur ceux qui font le bien.

XLIII.

IL vaut mieux offrir à l'inſtant à ſon hôte une table frugale, que de le faire attendre pour lui donner, peut-être à contre-cœur, un repas ſplendide.

XLIV.

NE sois pas pour le pauvre un créancier rigoureux.

XLV.

N'ENLEVE point à-la-fois tous les oiſeaux du nid : reſpecte au moins la mere pour avoir encore des petits.

XLVI.

NE permets point à l'ignorant de remplir les fonctions de juge.

XLVII.

IL n'appartient qu'au ſage d'enſeigner la ſageſse, & qu'à l'artiſte de prononcer ſur l'art.

XLVIII.

L'IGNORANT eſt incapable d'entendre les choſes élevées ; on n'eſt propre à rien quand on n'a pas cultivé ſon eſprit.

XLIX.

N'ATTIRE pas dans ta ſociété de flatteurs paraſites : ils n'aiment que

la bonne chere, achetent un bon repas par leurs lâches careſses, ſe piquent aiſément, & ne sont jamais ſatisfaits.

L.

NE mets pas ta confiance dans le peuple, il eſt toujours inconſtant: le peuple, le feu & l'eau ne peuvent être domtés.

LI.

CONSERVE la modération même dans les ſacrifices que tu offres aux dieux.

LII.

ACCORDE un peu de terre aux morts privés de ſépulture, & ne trouble point la paix des tombeaux. Ne montre point au ſoleil ce qui doit être caché, & n'attire pas ſur ta tête la vengeance divine.

LIII.

SERA-T-IL permis à l'homme de diſsoudre ce qui fut lié par le créateur ? Nous croyons qu'un jour les reliques des morts ſortiront de la tombe, reparoîtront à la lumiere, & seront miſes au rang des dieux. Dans les cadavres pourriſsants, les ames reſtent incorruptibles ; car l'eſprit eſt l'image de Dieu, qui ne fait que le prêter aux mortels. C'eſt de la terre que nous recevons nos corps ; ils doivent ſe réſoudre en terre, & ne seront plus qu'une vile pouſſiere : l'eſprit sera rendu à l'air pur dont il eſt formé (1).

(1) Tout ce que les anciens avoient pu faire pour ſe former une idée de la ſpiritualité de l'ame, étoit de la comparer au

LIV.

N'ÉPARGNE pas tes vaines richeſſes; ſouviens-toi que tu es mortel. Jouirons-nous de nos richeſſes dans les enfers ? Y porterons-nous nos tréſors ?

LV.

TOUS les morts sont égaux, & Dieu commande aux ames. Tous seront reçus dans les demeures éternelles, tous auront une commune patrie, & les mêmes lieux attendent & les pauvres & les rois.

LVI.

MORTELS, nous avons peu de temps à vivre; quelques inſtants nous sont accordés. Mais l'ame n'é-

---

feu, *mens ignea*, ou au ſouffle, *pneuma*, *ſpiritus*, *anima*.

prouvera pas la vieilleſse, & jouira d'une éternelle vie.

LVII.

NE te laiſse pas accabler par le malheur, ni tranſporter par les événements heureux. Il faut ſe défier ſouvent dans la vie de ce qui paroît le plus aſsuré.

LVIII.

APPRENDS à te conformer aux circonſtances, & ne ſouffle pas contre le vent. Un inſtant amene la douleur, un inſtant amene la conſolation.

LIX.

LA raiſon eſt une arme plus pénétrante que le fer.

LX.

DIEU a diſtribué des armes à tout ce qui exiſte. L'oiſeau a reçu la

vîteſſe, & le lion la force; le taureau ſe défend par ſes cornes, & l'abeille par ſon aiguillon : la raiſon eſt la défenſe de l'homme.

LXI.

LA ſageſſe eſt inſpirée par Dieu même; rien n'eſt ſupérieur à la raiſon qu'elle conduit. L'homme qui n'a que de la force ne peut ſe meſurer avec le ſage. C'eſt la ſageſſe qui regle les travaux du laboureur, c'eſt elle qui régit les cités, elle qui domte les mers.

LXII.

NE te pique pas d'une ambitieuſe & bruyante éloquence : ne cherche pas à briller par tes diſcours, mais à les rendre utiles.

LXIII.

C'EST ſe rendre coupable que de

cacher un ſcélérat & de procurer au crime l'impunité. Dévouer le méchant à la haine, voilà notre devoir : vivre avec des criminels, c'eſt s'expoſer à mourir avec eux.

LXIV.

NE reçois point en dépôt le butin du brigand. Celui qui vole & celui qui recele sont coupables du même crime.

LXV.

USE ſobrement de ce que tu poſſedes, &, par de folles profuſions, ne te condamne pas toi-même à l'indigence.

LXVI.

NE raſſemble pas en plus grand nombre que tu n'en peux nourrir de ces animaux qui aident l'homme à tirer de la terre ſa ſubſiſtance.

LXVII.

DISTRIBUE à chacun la portion qui lui eſt due; rien n'eſt préférable à l'équité.

LXVIII.

REMETS dans ſon chemin le voyageur qui s'égare; arrache à la fureur des flots le malheureux qu'ils vont engloutir.

LXIX.

RELEVE même le cheval de ton ennemi mortel qui eſt tombé ſur la route. Il eſt bien doux d'acquérir un ami ſincere dans la perſonne de ſon ennemi.

LXX.

NE compoſe pas de poiſons, ne conſulte pas de livres de magie.

LXXI.

COUPE le mal dans ſa racine;

guéris la plaie avant qu'elle ſoit envenimée.

LXXII.

NE mange point l'animal égorgé par d'autres animaux ; abandonne aux chiens ces reſtes impurs. C'eſt aux bêtes féroces à ſe dévorer mutuellement.

LXXIII.

RESPECTE la pureté des tendres vierges, ne leur prends pas même la main avec violence.

LXXIV.

LORSQUE la guerre s'allume, fuis les querelles & les diſsentions.

LXXV.

NE te nourris pas des reſtes d'une table étrangere. Dois à toi-même ta ſubſiſtance, & ne l'achete pas au prix de l'ignominie.

LXXVI.

NE verſe pas tes bienfaits ſur les méchants ; c'eſt ſemer ſur les vagues de la mer.

LXXVII.

TRAVAILLE ; tu dois payer ta vie par tes travaux. Le pareſseux fait un vol à la ſociété.

LXXVIII.

N'AS-TU pas appris de métier ? va donc bécher la terre. Donne-toi de la peine, tu ne manqueras pas de travaux. Veux-tu te livrer à la navigation ? les mers te ſont ouvertes. Veux-tu trouver des occupations champêtres ? les campagnes ſont aſſez vaſtes.

LXXIX.

SANS le travail, rien n'eſt facile à l'homme, ni même aux immor-

tels : le travail ajoute encore à la vertu.

LXXX.

LORSQUE les fruits des campagnes dépouillées par le tranchant de la faucille viennent de récompenſer les travaux du laboureur, les fourmis quittent leurs demeures ſouterraines, & reparoiſſent, chaſsées de leurs retraites par le beſoin ; elles recueillent les grains d'orge ou de froment abandonnés dans les guérets, & la fourmi qui traîne ſa charge avec peine, eſt ſuivie d'une autre fourmi chargée d'un ſemblable fardeau. Ce peuple, foible à la fois & laborieux, ne ſe laiſse pas vaincre par la fatigue, & ramaſſe pour l'hiver les bienfaits de l'été.

LXXXI.

FILLE de l'air, la diligente abeille ne ſe livre pas à des travaux moins aſſidus. Elle choiſit pour ſon attelier la fente d'une roche ou le creux d'un chêne antique. C'eſt là qu'elle dépoſe le ſuc précieux qu'elle a recueilli de mille fleurs : elle en forme des palais innombrables de cire ; elle en diſtille le miel le plus délicieux.

LXXXII.

NE garde pas le célibat ſi tu ne veux pas finir tes jours dans l'abandon. Rends à la nature ce que tu lui dois : tu as été engendré ; tu dois engendrer à ton tour.

LXXXIII.

NE proſtitue pas l'honneur de ta femme ; n'imprime pas une tache

flétriſsante à tes enfants. Dans le lit d'une adultere naiſsent des enfants qui ne ſe reſsemblent pas.

LXXXIV.

RESPECTE les secondes noces de ton pere; que le lit de ſa nouvelle épouſe ſoit ſacré pour toi. Révere-la comme ta mere, dont elle a pris la place.

LXXXV.

NE t'abandonne point à des amours effrénés. Non, l'amour n'eſt point un dieu; il eſt de toutes les paſſions la plus dangereuſe & la plus funeſte. Mais chéris la compagne de ton sort. Quelle douceur, quelle félicité, quand une ſage épouſe eſt aimée de ſon époux juſqu'à la derniere vieilleſse, quand il lui rend toute la tendreſse qu'elle lui pro-

digue, quand les querelles n'ont jamais divisé ce couple heureux!

LXXXVI.

ABSTIENS-TOI de toute union charnelle qui ne ſoit pas précédée d'un contrat, & qui ne ſoit fondée que ſur la violence ou la ſéduction.

LXXXVII.

NE crains pas moins d'épouſer une méchante femme; & que l'appât d'une funeſte dot ne te rende pas l'eſclave d'une épouſe indigne de toi. Imprudents que nous ſommes! on nous voit courir toutes les maiſons d'une ville pour nous procurer des courſiers de race généreuſe, des taureaux vigoureux, & des chiens ardents à la chaſſe: mais nous ne prenons aucune peine pour trouver une femme vertueuſe. Les

femmes, non moins éblouies par l'éclat de l'or, ne refuſent pas de riches & mépriſables époux.

LXXXVIII.

N'AJOUTE pas des noces nouvelles à tes premieres noces, ni de nouvelles douleurs à tes premieres calamités.

LXXXIX.

NE montre point à tes enfants un viſage sévere ; que ta douceur gagne leur amour. S'ils font quelque faute, fais-les corriger par leur tendre mere, fais-les reprendre par les plus anciens de ta famille & par de reſpectables vieillards.

XC.

NE ſouffre pas que tes fils ſoient friſés comme de jeunes filles, & qu'ils laiſsent mollement flotter ſur

leurs épaules les boucles de leurs cheveux. C'eſt aux femmes que ſied bien le ſoin de leur chevelure; cette vanité eſt indigne de l'homme.

XCI.

TES enfants ont-ils reçu le dangereux avantage de la beauté? veille ſur tes fils, défends-lès des attaques de la fureur licencieuſe. Que des clefs te répondent de la couche de tes filles; ne permets pas qu'avant le mariage leurs attraits ſoient apperçus hors du ſeuil de ta porte. C'eſt une garde difficile que celle de la jeuneſſe unie à la beauté.

XCII.

AIME ta famille, & fais-y régner la concorde. Reſpecte les cheveux blancs, cede la place à la vieilleſſe, & ne lui diſpute jamais les honneurs

qui sont dus à cet âge vénérable. Rends au ſage vieillard tous les hommages que ton pere recevroit de toi.

XCIII.

NE prive pas les miniſtres des autels de la portion des victimes qui doit leur appartenir.

XCIV.

ACCORDE à tes domeſtiques une nourriture ſaine & ſuffiſante. Tu veux qu'ils te chériſsent, ne leur refuſe pas ce qu'ils ont droit d'attendre de toi. N'abuſe pas du pouvoir que la fortune t'a donné ſur eux, & n'ajoute pas de nouvelles peines à leurs maux, un nouvel aviliſsement à leur humiliation. N'accuſe pas légèrement auprès de ſon maître un domeſtique étranger.

XCV.

TON valet eſt-il prudent ? ne rougis pas de prendre ſes conſeils.

XCVI.

TON ame eſt-elle ſaine ? ton corps sera toujours pur.

TELLES sont les loix de la juſtice : conformes-y ta conduite, le bonheur t'accompagnera juſqu'à la derniere vieilleſse.

FIN.

SENTENCES
DES SAGES
DE LA GRECE.

DES SAGES DE LA GRECE.

On a de tout temps abusé des mots. La force, & le courage qu'elle inſpire, conſtituerent chez les Romains ce qu'ils appellerent vertu. Un chanteur habile obtient dans l'Italie moderne le titre de vertueux. On seroit tenté de croire que les Grecs furent plus ſensés ; ils appelloient ſage le mortel éclairé qui ſe mettoit au-deſsus du vulgaire par des connoiſsances alors peu communes dans l'art de gouverner ſes ſemblables ; mais on ne sait plus que penſer

quand on les voit décorer de ce beau titre un tyran cruel.

Le vrai ſage, peu connu, peu curieux de ſe faire connoître, jouit de ſa vertu, & n'affecte pas de montrer les larmes qu'il répand ſur les vices & les malheurs de l'humanité : il a fait le bien en ſilence ; il a mérité des amis, & ne s'eſt pas fait un parti ; il vit & meurt dans l'obſcurité.

S'il a de grands talents, s'il veut les rendre utiles, il emporte ſouvent au tombeau la douleur d'avoir perdu le fruit de ſon zele : ſes ingrats contemporains n'ont payé ſes travaux que de leur haine ; il aura

des autels dans le cœur de leurs deſcendants.

Puiſse du moins le vrai ſage qui a préparé l'indépendance de ſa patrie, qui vient de la voir confirmée, ne trouver au nord du nouveau monde que des cœurs épris de ſes vertus & ſenſibles à ſes bienfaits, comme il n'aura dans la poſtérité que des amis & des admirateurs!

On ne s'accorde pas ſur le nombre des ſages de la Grece. Quelques uns n'en ont admis que quatre, d'autres en ont porté le nombre juſqu'à dix-ſept: on a même quelquefois compris entre eux Anacharſis, qui n'étoit pas Grec, & ce fameux

dormeur qui éprouva dans une caverne un ſommeil de cinquante-ſept ans. Vouloit-on faire entendre qu'il faut aller chercher la ſageſſe dans le pays des fables ?

Nous ſuivrons l'opinion commune, qui n'admet que ſept ſages.

THALÈS.

THALÈS, d'origine phénicienne, obtint le premier ce titre, & paroît l'avoir mérité. Né à Milet, & chargé de l'adminiſtration de ſa patrie, il ne donnoit à l'étude de la nature que les moments qu'il pouvoit dérober aux affaires.

La Grece étoit encore ignorante :

c'eſt en Egypte que les jeunes Grecs alloient chercher des connoiſsances étrangeres à leur patrie. Thalès y apprit la géométrie & les ſciences, qu'il rapporta chez ſes concitoyens. Il regardoit l'intelligence, ou Dieu, comme l'auteur & l'ame du monde, & l'eau comme le principe matériel des choſes.

Cette doctrine du principe humide étoit ſans doute empruntée des Egyptiens, qui devoient à la retraite encore récente de la mer une portion conſidérable de leur pays; qui trouvoient des coquillages dans le ſein de toutes leurs montagnes, & dans la ſubſtance même de leurs

métaux ; qui ne tiroient de leurs puits & de leurs fontaines qu'une eau ſaumâtre & ſalée, & qui recevoient leur ſubſiſtance des inondations du Nil. C'eſt auſſi de l'Egypte que le conſul Maillet rapporta le même ſyſtême.

Thalès naquit 640 ans avant notre ere, & vécut quatre-vingt-dix ans.

SOLON.

LES anciens nous apprennent que Solon deſcendoit de Codrus, dernier roi d'Athenes. La nobleſſe athénienne ne mépriſoit pas le commerce ; il s'y livra. Ses mœurs n'étoient pas auſteres. Un homme qui,

de nos jours, imiteroit ſa vie molle & délicate, qui feroit des vers auſſi licencieux, & qui montreroit les mêmes goûts dans ſes amours, n'obtiendroit pas généralement la réputation de ſage.

Il ne ſe livra point à la phyſique, qui ne conſiſtoit alors qu'en de vaines ſpéculations, & qui négligeoit l'obſervation & l'expérience. La partie de la morale qu'on a depuis appellée politique, fit le ſeul objet de ſes études.

Les Athéniens gémiſſoient ſous les loix de Dracon, qui puniſſoient indifféremment de mort toutes les fautes ; ou plutôt ils vivoient dans

l'anarchie, parceque des loix atroces ne trouvent pas d'exécuteurs. Solon fut choisi pour donner de nouvelles loix à sa patrie.

Il ne chercha ni à flatter ceux qui lui avoient procuré cet auguste emploi, ni à plaire aux hommes puissants. Cependant sa législation ne put échapper à la critique, & lui-même n'en étoit pas satisfait. « Je « n'ai pas donné aux Athéniens, « disoit-il, les meilleures des loix; « mais je leur ai donné les meilleu- « res loix qu'ils fussent capables de « recevoir. »

Tout le monde sait le mot d'Anacharsis : « A quoi t'occupes-tu,

« mon cher Solon ? Ne sais-tu pas « que les loix sont des toiles d'arai- « gnées ? les foibles s'y prennent ; « le puissant les déchire. »

On lui reproche d'avoir trop favorisé le peuple : c'est qu'il l'aimoit ; c'est qu'il voyoit avec douleur combien les hommes puissants ont de moyens d'opprimer le pauvre, & combien le pauvre en a peu de se défendre.

Il est certain qu'il donna un grand pouvoir au peuple en le rendant juge en dernier ressort de toutes les causes ; & plus encore, en faisant ses loix si obscures, qu'il falloit sans cesse recourir au peuple pour les interpréter.

Il donna ſes loix 594 ans avant l'ere vulgaire, & mourut à l'âge de quatre-vingts ans. Il s'étoit flatté d'aſsurer pour toujours la liberté de ſes concitoyens; & il eut la douleur de voir Piſiſtrate, ſon ami, ſon parent, uſurper la tyrannie.

CHILON.

CHILON de Lacédémone fut revêtu de la dignité d'éphore, 556 ans avant notre ere. Ses jugements furent toujours dictés par la juſtice, & il ſe reprocha toute ſa vie de l'avoir fait éluder une fois. Un de ſes amis s'étoit rendu coupable; il eut le courage de le condamner, mais

il lui conſeilla d'appeller de ſon jugement. Telle eſt la faute qu'il ne pouvoit ſe pardonner : il eſt abſous par tous les cœurs ſenſibles.

Son éloquence étoit celle de ſon pays ; toujours forte, toujours renfermée dans peu de paroles.

Il mourut de joie en embraſſant ſon fils, qui, dans les jeux olympiques, venoit d'être vainqueur au combat du ceſte.

PITTACUS.

PITTACUS de Mitylene, dans l'isle de Lesbos, défit & chaſsa le tyran Mélanchre qui opprimoit ſa patrie. Élevé lui-même à la ſouve-

raineté par le vœu de ſes conci-toyens, il conſerva dix ans la puiſ-ſance pour aſsurer leur bonheur, abdiqua de lui-même, & leur ren-dit la liberté. Il battit les Athéniens, & tua de ſa main leur général.

Il écrivit un ouvrage en proſe ſur les loix, & compoſa un grand nombre de vers. Il préféroit aux grandeurs & à la fortune les dou-ceurs de la médiocrité, & renvoya un riche préſent que lui faiſoit Créſus.

Né dans l'obſcurité, il eut la foi-bleſse d'épouſer une femme d'une haute nobleſse, qui le rendit mal-heureux par ſon orgueil.

BIAS.

BIAS de Priene profita des faveurs de la fortune pour ſatisfaire ſon penchant à la bienfaiſance. Il racheta de jeunes captives de Meſſene, prit ſoin de leur éducation avec toute la tendreſſe d'un pere, & les renvoya dans leur patrie après les avoir richement dotées. Il compoſa une piece de deux mille vers ſur le moyen d'être heureux : il l'avoit trouvé, puiſqu'il faiſoit le bien.

Son éloquence avoit beaucoup de force & de vivacité. Il plaida dans ſa vieilleſſe la cauſe d'un de ſes amis, &, après avoir fini de parler, il repoſa ſa tête ſur le ſein de ſon neveu.

Quand les juges eurent prononcé en ſa faveur, on voulut le réveiller ; mais il avoit rendu le dernier ſoupir.

CLÉOBULE.

CLÉOBULE de Lindes, dans l'isle de Rhodes, fut élevé à la ſouveraineté de ſa patrie. Il cultiva la poéſie, & ſa fille Cléobuline mérita elle-même d'être comptée parmi les poètes.

PÉRIANDRE.

C'EST une honte pour la Grece d'avoir mis Périandre au nombre des ſages. Quelques auteurs ont penſé qu'il avoit exiſté en même temps deux Périandres, dont l'un

fut un ſage & l'autre un tyran : mais l'opinion générale eſt que le tyran & le prétendu ſage ne furent qu'un même homme.

Magiſtrat de Corinthe, ſa patrie, il ſe fit entourer de gardes bien armés, &, par leur moyen, il aſſervit ſes concitoyens. Il ne ſouffroit dans ſon état uſurpé que des gens dont il connoiſſoit bien l'ame foible & ſervile, & ſes moindres ſoupçons étoient des arrêts de mort.

Dans un mouvement de colere, il tua d'un coup de pied ſa femme enceinte; il exila ſon fils qui la pleuroit. Ses agitations, ſes craintes, ſes remords, le punirent de ſa tyrannie

qu'il n'eut pas le courage d'abdiquer. Son regne & ſon ſupplice durerent quarante ans. Affoibli par l'âge, & ne pouvant plus réſiſter aux tourments qui le déchiroient, il envoya pendant la nuit des jeunes gens dans une embuſcade, avec ordre de maſsacrer le premier homme qui ſe préſenteroit devant eux. Ce fut lui-même qui alla s'offrir à leurs coups; ils le frapperent ſans le reconnoître.

Ce monſtre, qui parloit quelquefois avec ſageſse, & qui étoit ami des ſix autres ſages, vécut quatre-vingts ans, & mourut dans la 585e année avant notre ere.

SENTENCES
DES SAGES
DE LA GRECE.

THALÈS.

I.

QUEL eſt le plus heureux des états ? Celui où le ſouverain peut prendre ſans danger le plus de repos.

II.

L'ESPÉRANCE eſt le ſeul bien qui ſoit commun à tous les hommes : ceux qui n'ont plus rien la poſſedent encore.

III.

HEUREUSE la famille qui n'a pas

trop de richeſses, & qui ne ſouffre pas la pauvreté !

IV.

RIEN de plus funeſte que la malignité : elle bleſse même l'homme de bien qu'elle touche.

V.

CONNOIS l'occaſion, & ne publie pas d'avance ce que tu veux faire. Tu manquerois ton projet, & tu prêterois à rire à tes envieux.

VI.

NE fais pas toi-même ce qui te déplaît dans les autres.

VII.

N'INSULTE pas aux maux de l'infortuné : la vengeance du ciel eſt toute prête en ſa faveur.

VIII.

AIME tes parents. S'ils te cauſent

quelques incommodités légeres, apprends à les ſupporter.

IX.

RIEN de plus ancien que Dieu, car il n'a pas été créé : rien de plus beau que le monde, & c'eſt l'ouvrage de Dieu : rien de plus actif que la penſée, elle ſe porte dans tout l'univers : rien de plus fort que la néceſſité, car tout lui eſt ſoumis : rien de plus ſage que le temps, puiſqu'on lui doit toutes les découvertes.

X.

THALÈS, en obſervant les aſtres, ſe laiſsa tomber dans un foſsé. « Il « n'a que ce qu'il mérite, dit une « femme de Thrace qui le ſervoit : « il veut lire dans les cieux, & ne « ſait pas même ce qui eſt à ſes « pieds. »

SOLON.

XI.

LES courtiſans reſſemblent à ces jettons dont on ſe ſert pour compter ; ils changent de valeur au gré de celui qui les emploie.

XII.

BIEN des méchants s'enrichiſſent, bien des hommes vertueux languiſſent dans la miſere. Voudrois-je donner ma vertu pour les tréſors du méchant ? Non, ſans doute : je puis conſerver mon cœur dans toute ſa pureté ; les richeſſes changent tous les jours de maîtres.

XIII.

NE donne pas à tes amis les conſeils les plus agréables, mais les plus avantageux.

XIV.

SOLON avoit perdu ſon fils & le pleuroit. On lui repréſenta qu'il ne pouvoit lui faire aucun bien par ſes larmes. « C'eſt pour cela même que « je pleure », répondit-il.

XV.

SAGE Athénien, lui diſoit Créſus, ma fortune te paroît donc bien peu de choſe, puiſque tu ne daignes même pas me comparer à de ſimples citoyens ? Créſus, répondit le ſage, pourquoi m'interroger ſur les proſpérités humaines, moi qui sais combien la fortune eſt envieuſe & changeante ? Dans un long eſpace d'années, on voit bien des choſes qu'on n'auroit pas voulu voir ; on ſouffre bien des maux qu'on n'auroit pas voulu ſupporter. Je vois

bien que vous poſsédez de grandes richeſses, que vous régnez ſur des peuples nombreux : mais puis-je vous appeller heureux, ſi j'ignore quelle sera la fin de votre carriere ? Si la fortune n'accorde pas au riche de terminer heureuſement ſa vie, il n'eſt pas plus heureux avec tous ſes tréſors, que le pauvre qui gagne chaque jour de quoi vivre. Combien ne trouve-t-on pas de mortels opulents qui sont en même temps malheureux ! Mais on trouve auſſi des hommes qui vivent contents dans la médiocrité. Il eſt impoſſible au même homme de raſsembler en lui tout ce qui fait le bonheur. Un ſeul pays ne réunit pas les productions de toutes les eſpeces : il en a quelques unes, il lui en man-

que d'autres, & le meilleur de tous eſt celui qui en raſſemble le plus. De même un ſeul homme ne poſsede pas tous les avantages; il jouit de quelques uns, d'autres lui sont refusés : mais celui qui en a conſtamment le plus grand nombre, & qui termine heureuſement ſa vie, voilà l'homme que j'appelle heureux. Combien de mortels les dieux n'ont comblés de toutes les faveurs de la fortune, que pour les plonger enſuite dans la derniere des calamités !

XVI.

La maiſon la plus heureuſe eſt celle qui ne doit pas ſes richeſses à l'injuſtice, qui ne les conſerve pas par la mauvaiſe foi, à qui ſes dépenſes ne cauſent pas de repentir.

XVII.

IL ſe commettroit peu de crimes, ſi les témoins de l'injuſtice n'en étoient pas moins indignés que les malheureux qui en ſont les victimes.

XVIII.

TANT que tu vivras, cherche à t'inſtruire : ne préſume pas que la vieilleſſe apporte avec elle la raiſon.

XIX.

LA ſociété eſt bien gouvernée quand les citoyens obéiſſent aux magiſtrats, & les magiſtrats aux loix.

XX.

REDOUTE la volupté ; elle eſt mere de la douleur.

XXI.

NE te hâte ni de faire des amis

nouveaux, ni de quitter ceux que tu as.

XXII.

OU n'approche pas des rois, ou dis-leur ce qu'il leur eſt utile d'entendre.

XXIII.

GARDE-TOI bien de dire tout ce que tu sais.

XXIV.

SOLON gardoit le ſilence à table. Pourquoi ne dis-tu rien ? lui demanda Périandre : eſt-ce ſottiſe ? eſt-ce ſtérilité ? Ne sais-tu donc pas, lui répondit Solon, qu'il eſt impoſſible au ſot de ſe taire dans un repas ?

CHILON.

XXV.

TU gémis de tes malheurs ! ſi tu

la qualité de l'or ; & l'or, le caractere des hommes.

PITTACUS.

XXXVI.

UN fils vouloit plaider contre ſon pere. « Vous serez condamné, lui « dit Pittacus, ſi votre cauſe eſt « moins juſte que la ſienne : ſi elle « eſt plus juſte, vous serez encore « condamné. »

XXXVII.

HEUREUX le prince, quand ſes ſujets craignent pour lui, & ne le craignent pas !

XXXVIII.

TU réponds pour un autre : le repentir n'eſt pas loin.

XXXIX.

L'HOMME prudent sait prévenir

le mal : l'homme courageux le ſupporte ſans ſe plaindre.

XL.

J'AIME la maiſon où je ne vois rien de ſuperflu, où je trouve tout le néceſsaire.

XLI.

VOULEZ-VOUS connoître un homme ? revêtez-le d'une grande puiſsance.

XLII.

L'ÉTAT eſt heureux quand les méchants ne peuvent y commander.

XLIII.

ATTENDS de tes enfants dans ta vieilleſse ce que toi-même auras fait pour ton pere.

XLIV.

CACHE ton bonheur : mais, en fuyant l'envie, n'excite pas la pitié.

XLV.

EN commandant aux autres, sache te gouverner toi-même.

BIAS.

XLVI.

LE plus malheureux des hommes eſt celui qui ne sait pas ſupporter le malheur.

XLVII.

MONARQUE, tu veux te couvrir de gloire : sois le premier ſoumis aux loix de ton empire.

XLVIII.

LE méchant ſuppoſe tous les hommes perfides comme lui : les bons sont faciles à tromper.

XLIX.

CES gens qui appliquent toute leur intelligence à des choſes inu-

tiles, reſſemblent aſſez bien à l'oiſeau de nuit qui voit clair dans les ténebres & devient aveugle à la clarté du ſoleil. Leur eſprit eſt plein de ſagacité quand ils l'appliquent à de ſavantes bagatelles : il ne voit plus, quand il eſt frappé de la véritable lumiere.

L.

LA bonne conſcience eſt ſeule au-deſſus de la crainte.

LI.

DESIRER l'impoſſible, être inſenſible à la peine des autres, voilà deux grandes maladies de l'ame.

LII.

TU te portes pour arbitre entre deux de tes ennemis : tu te feras un ami de celui que tu vas favoriſer. Tu oſes te conſtituer juge entre deux

de tes amis : sois sûr que tu vas en perdre un.

LIII.

ÉCOUTE beaucoup, & ne parle qu'à propos.

LIV.

BIAS pleuroit en condamnant un homme à la mort. Si vous pleurez, lui dit quelqu'un, ſur le coupable, pourquoi le condamnez-vous ? Il faut, répondit-il, ſuivre la nature, qui nous inſpire la pitié, & obéir à la loi.

CLÉOBULE.

LV.

PUISSÉ-JE vivre dans un état où les citoyens craignent moins les loix que la honte !

LVI.

SOIS riche ſans orgueil, pauvre

ſans abattement ; aie l'injuſtice en horreur, obſerve la piété, contribue au bonheur de tes concitoyens, réprime ta langue, ne fais rien avec violence, inſtruis tes enfants, appaiſe les querelles, regarde comme tes ennemis ceux de l'état : tel eſt le caractere de la vertu.

LVII.

CHOISIS une femme parmi tes égaux. Si tu la prends dans un rang plus élevé, tu n'auras pas des alliés, mais des tyrans.

LVIII.

NE te mets jamais du parti d'un railleur ; tu te ferois un ennemi de ſa victime.

LIX.

BEAUCOUP de paroles, encore plus d'ignorance, c'eſt ce qu'on

trouve dans la plupart des hommes.

LX.

RÉPANDS tes bienfaits sur tes amis, pour qu'ils t'aiment plus tendrement encore : répands-les sur tes ennemis, pour qu'ils deviennent enfin tes amis.

PÉRIANDRE.

LXI.

LA volupté ne dure qu'un instant : la vertu est immortelle.

LXII.

QUE brillants de tout l'éclat de la fortune, qu'accablés des plus affreux revers, tes amis te trouvent toujours le même.

LXIII.

ON a tiré de toi par force des

promeſses dangereuſes : va, tu n'as rien promis.

LXIV.

QUAND tu parles de ton ennemi, ſonge qu'un jour, peut-être, tu deviendras ſon ami.

LXV.

NE te contente pas de reprendre ceux qui ont fait des fautes ; retiens ceux qui vont en faire.

LXVI.

VEUX-TU régner en sûreté ? Ne te fais pas entourer de ſatellites armés de fer : n'aie d'autre garde que l'amour de tes ſujets.

FIN.

LES VERS DORÉS

ATTRIBUÉS

A PYTHAGORE.

DE PYTHAGORE.

SEUL des ſages de la Grece, Thalès, inſtruit par les prêtres de l'Egypte, avoit cultivé l'aſtronomie, la phyſique & la géométrie. Perſonne après lui ne parut avec plus d'éclat que Pythagore de Samos, fils de Mnéſarchus & de Parthénis. Il reçut des leçons de Phérécyde, diſciple de Pittacus : mais ſon génie ardent & ſon avide curioſité ne lui permettoient pas de s'en tenir à cette école.

Il voyagea dans tous les pays où il crut trouver à s'inſtruire ; il viſita les prêtres de la Chaldée ; on a

même prétendu qu'il avoit pénétré juſqu'à l'Inde, où il avoit reçu des leçons des gymnoſophiſtes. Il eſt certain du moins qu'il reſta long-temps en Egypte.

Déja la Grece s'étoit élevée au-deſſus de toutes les nations par les charmes d'une langue auſſi riche qu'harmonieuſe, & par les chants d'Homere & d'Héſiode : mais on y connoiſſoit encore peu les ſciences ſpéculatives ; & les jeunes gens n'avoient d'autre moyen de s'inſtruire, qu'en voyageant chez des peuples plus anciennement policés. Cependant leurs eſprits n'étoient pas préparés à recueillir les fruits qu'ils

attendoient de leurs fatigues. Diſciples ſoumis, & prévenus d'une dangereuſe admiration pour leurs maîtres, ils recevoient ſans examen tout ce que les prêtres de l'Égypte daignoient leur communiquer. Ils prenoient les rêveries de ces triſtes penſeurs, leurs préjugés, leurs erreurs, & juſqu'à leurs menſonges, pour des vérités ſublimes, & donnoient le nom de ſageſſe à l'amas informe d'idées myſtiques qu'ils rapportoient dans leur patrie. Telle eſt l'origine de cette fauſſe métaphyſique introduite dans la Grece par Pythagore, adoptée enſuite par Timée, ſurchargée par Platon de nouvelles

ſubtilités, rendue plus obſcure encore par ſes diſciples, & qui a nui ſi long-temps aux progrès de la vérité.

Ce fut à Crotone que s'établit Pythagore, & de là ſa ſecte reçut le nom d'Italique. Les prêtres de l'Égypte faiſoient un grand myſtere de leur doctrine ; il ſe fit un devoir de les imiter : mais s'il croyoit ſes principes utiles, pouvoit-il innocemment les tenir ſecrets ?

Ses diſciples porterent juſqu'au fanatiſme l'obſervation du myſtere. Du temps que Denys régnoit à Syracuſe, un certain Mullias & Timycha, ſa femme, étoient de la ſecte pythagoricienne. Le prince vouloit

apprendre d'eux la cauſe de l'averſion de cette ſecte pour les feves; Timycha, craignant qu'il ne la fît expoſer à des tortures ſupérieures à ſa foibleſse, ſe coupa, dit-on, la langue avec les dents, & la cracha au viſage de Denys.

L'école de Pythagore étoit réellement une sorte de cloître. On commençoit par un rude noviciat. Il falloit garder le ſilence pendant cinq ans. Après ce temps d'épreuve, on apportoit ſes biens en commun. Les chairs de certains animaux étoient interdites; on ne pouvoit manger que certaines parties de quelques autres; il étoit sévèrement ordonné

de s'abſtenir de feves & de poiſsons. Si quelque diſciple ſe dégoûtoit de l'école & rentroit dans le monde, on célébroit ſes obſeques.

Pythagore avoit apporté toutes ces pratiques de l'Égypte auſſi-bien que ſa théologie. Il enſeignoit qu'un dieu unique & créateur avoit formé les dieux immortels, ſemblables à lui; & au-deſsous d'eux, les démons & les héros. Les démons ou génies étoient les miniſtres du dieu ſuprême: ils étoient placés dans les différentes ſpheres, l'air en étoit rempli. C'étoient eux qui envoyoient aux hommes les ſonges, la ſanté, les maladies; c'étoient eux ſeuls qui

agiſsoient ſur les êtres créés ; c'étoit à eux que ſe rapportoient les cérémonies religieuſes, les expiations, les divinations, les purifications. Il falloit prier les démons à midi ; on pouvoit invoquer les dieux à toute heure.

Ce qui eſt ſingulier, c'eſt que Pythagore lioit ſa morale à ce ſyſtême hiérarchique. Nous devons, diſoit-il, aimer nos peres & nos meres, parcequ'ils nous repréſentent les dieux immortels : nous devons aimer nos proches, parcequ'ils sont pour nous l'image des génies ; & conſidérer dans nos amis les ames heureuſes qui, après avoir animé

des corps mortels, sont admises dans les chœurs célestes (1).

Cette bizarrerie n'empêche pas que Pythagore n'ait débité des maximes d'une morale très pure. Les vers dorés, qui portent son nom & qui contiennent sa doctrine, sont de Lysis, l'un de ses disciples. C'est un de ces monuments antiques que l'on conserve avec respect, précisément parcequ'ils sont antiques. D'ailleurs on aime à se prouver à soi-même, par des monuments multipliés, que la morale est une, qu'elle

(1) J'écoute avec respect Pythagore quand il m'ordonne de regarder mon pere comme une image des dieux mêmes; mais je ne puis m'empêcher de le trouver un peu

eſt de tous les temps, de tous les pays, & que l'homme ne peut enfreindre ſes devoirs ſans offenſer la raiſon univerſelle d'où ils sont émanés. C'eſt ce qui fait le prix du plus grand nombre des ſentences répandues dans ce volume.

Pythagore, au titre de ſage, ſubſtitua celui de philoſophe, ami de la ſageſse. La vraie ſageſse eſt une perfection de l'eſprit & du caractere, dépendante en partie de l'organiſation, perfectionnée par la méditation, l'étude & l'exercice : la

---

bizarre, quand il veut que je regarde mes couſins comme des génies, & mes amis comme des ames.

philoſophie devint une profeſſion. C'auroit été du moins la premiere de toutes, ſi les Grecs ne l'avoient pas ſouvent dégradée par de la charlatanerie. La république romaine eut dans la ſuite des citoyens, des magiſtrats, des guerriers philoſophes : pluſieurs écrivirent des ouvrages philoſophiques, pluſieurs même eurent la foibleſse d'embraſſer des ſectes ; mais aucun ne fit un métier de la philoſophie.

On prétend que Pythagore ſe vantoit d'entendre diſtinctement la muſique des corps céleſtes ; qu'il parut aux jeux olympiques avec une cuiſse d'or ; qu'il reſta une année

entiere, d'autres diſent ſept ans, renfermé dans une caverne ; qu'il prétendit revenir des enfers & qu'il raconta au peuple tout ce qui s'étoit paſsé dans ſon abſence, parceque ſa mere lui en fournit un regiſtre fidele. Si ſa mémoire n'a point été calomniée, s'il s'eſt rendu coupable de ce manege, ce patriarche de la philoſophie avoit bien fait de renoncer au titre de ſage, & ne méritoit pas celui d'ami de la ſageſse.

Les auteurs ne sont pas d'accord ſur le récit de ſa fin ; mais la plupart conviennent que ſes jours furent terminés par une mort violente. L'opinion la plus générale eſt que

les Crotoniates, sachant que Pythagore & ses disciples étoient rassemblés chez Milon, mirent le feu à la maison de cet athlete; que Pythagore parvint à se sauver à travers les flammes; qu'il erra de ville en ville sans que personne voulût le recevoir, & qu'il mourut de faim dans un temple où il s'étoit réfugié. D'autres disent qu'étant poursuivi, il fut arrêté par un champ de feves; c'étoit pour lui un mur d'airain, il n'osa le franchir, & fut massacré. Toutes ses écoles furent détruites dans la grande Grece.

Pourquoi une persécution si violente? C'est que la secte de Pytha-

gore, avec ſon appareil myſtique & monaſtique, étoit une ſorte de religion nouvelle, intolérante & deſtructive de l'ordre ſocial : c'eſt auſſi que Pythagore avoit l'ambition d'entrer dans les affaires des gouvernements, & de les diriger; ambition qu'il tranſmit à ſes diſciples, & qui cauſa leur ruine vers les temps de Philippe & d'Alexandre.

« Embraſsez, diſoit Pythagore, « le genre de vie le plus conforme « à la vertu. Il eſt peut-être le plus « pénible, mais il devient le plus « agréable par l'habitude. »

On lui demandoit ſi les hommes

pouvoient reſſembler aux dieux. « Oui, répondit-il, & c'eſt lorſ- « qu'ils diſent la vérité. »

C'eſt lui qui introduiſit dans l'occident la doctrine de la tranſmigration des ames, ſi ancienne dans l'Inde, d'où elle avoit pénétré juſqu'en Égypte.

LES VERS DORÉS

ATTRIBUÉS

A PYTHAGORE.

I.

RÉVERE les dieux immortels, c'eſt ton premier devoir. Honore-les comme il eſt ordonné par la loi.

II.

RESPECTE le ſerment. Vénere auſſi les héros, dignes de tant d'admiration, & les démons terreſtres (1); rends-leur le culte qui leur eſt dû.

(1) Le dieu créateur, les dieux immortels, les héros ou génies, les démons terreſtres, ou les ames qui avoient appartenu

III.

RESPECTE ton pere & ta mere, & tes proches parents.

IV.

CHOISIS pour ton ami l'homme que tu connois le plus vertueux. Ne réſiſte point à la douceur de ſes conſeils, & ſuis ſes utiles exemples.

V.

CRAINS de te brouiller avec ton ami pour une faute légere.

VI.

SI tu peux faire le bien, tu le dois : la puiſsance eſt ici voiſine de la néceſſité. Tels sont les préceptes que tu dois ſuivre.

à des hommes vertueux, formoient l'hiérarchie pythagoricienne. Elle a été augmentée dans la suite par les platoniciens.

VII.

PRENDS l'habitude de commander à la gourmandiſe, au ſommeil, à la luxure, à la colere.

VIII.

NE fais rien de honteux en préſence des autres ni dans le ſecret. Que ta premiere loi ſoit de te reſpecter toi-même.

IX.

QUE l'équité préſide à toutes tes actions, qu'elle accompagne toutes tes paroles.

X.

QUE la raiſon te conduiſe juſques dans les moindres choſes.

XI.

SOUVIENS-TOI bien que tous les hommes sont deſtinés à la mort.

XII.

LA fortune ſe plaît à changer : elle ſe laiſſe poſſéder, elle s'échappe. Éprouves-tu quelques uns de ces revers que les deſtins font éprouver aux mortels ? ſache les ſupporter avec patience ; ne t'indigne pas contre le ſort. Il eſt permis de chercher à réparer nos malheurs ; mais ſois bien perſuadé que la fortune n'envoie pas aux mortels vertueux des maux au-deſſus de leurs forces.

XIII.

IL ſe tient parmi les hommes de bons diſcours & de mauvais propos. Ne te laiſſe pas effrayer par de vaines paroles : qu'elles ne te détournent pas des projets honnêtes que tu as formés.

XIV.

TU te vois attaqué par le menſonge ? prends patience, ſupporte ce mal avec douceur.

XV.

OBSERVE bien ce qui me reſte à te preſcrire : que perſonne par ſes actions, par ſes diſcours, ne puiſſe t'engager à rien dire, à rien faire qui doive te nuire un jour.

XVI.

CONSULTE-TOI bien avant d'agir : crains, par trop de précipitation, d'avoir à rougir de ta folie. Dire & faire des ſottiſes eſt le partage d'un ſot.

XVII.

NE commence rien dont tu puiſſes te repentir dans la ſuite. Garde-toi d'entreprendre ce que tu ne ſais pas

faire, & commence par t'inſtruire de ce que tu dois ſavoir. C'eſt ainſi que tu meneras une vie délicieuſe.

XVIII.

NE néglige pas ta ſanté : donne à ton corps, mais avec modération, le boire, le manger, l'exercice. La meſure que je te preſcris eſt celle que tu ne ſaurois paſſer ſans te nuire.

XIX.

QUE ta table ſoit ſaine, que le luxe en ſoit banni.

XX.

ÉVITE de rien faire qui puiſſe t'attirer l'envie.

XXI.

NE cherche point à briller par des dépenſes déplacées, comme ſi tu ignorois ce qui eſt convenable & beau. Ne te pique pas non plus d'une

épargne excessive. Rien n'est préférable à la juste mesure qu'il faut observer en toutes choses.

XXII.

N'ENTAME point un projet qui doive tourner contre toi-même : réfléchis avant d'entreprendre.

XXIII.

N'ABANDONNE pas tes yeux aux douceurs du sommeil avant d'avoir examiné par trois fois les actions de ta journée. Quelle faute ai-je commise ? Qu'ai-je fait ? A quel devoir ai-je manqué ? Commence par la première de tes actions, & parcours ainsi toutes les autres. Reproche-toi ce que tu as fait de mal ; jouis de ce que tu as fait de bien (1).

(1) Cette maxime mérite bien de faire conserver avec respect les vers dorés.

XXIV.

MÉDITE ſur les préceptes que je viens de te donner, travaille à les mettre en pratique, apprends à les aimer. Ils te conduiront ſur les traces de la divine vertu ; j'en jure par celui qui a tranſmis dans nos ames le ſacré quaternaire (1), ſource de la nature éternelle.

XXV.

AVANT de rien commencer, adreſſe tes vœux aux immortels,

(1) Chez les pythagoriciens, la monade ou l'unité repréſente Dieu même, parcequ'elle n'eſt engendrée par aucun nombre, qu'elle les engendre tous, qu'elle eſt ſimple & ſans aucune compoſition. La dyade, ou le nombre deux, eſt l'image de la nature créée, parcequ'elle eſt le premier produit de l'unité, parcequ'elle eſt composée, parcequ'ayant des parties elle peut ſe dé-

qui ſeuls peuvent conſommer ton ouvrage. C'eſt en ſuivant ces pratiques que tu parviendras à connoître par quelle concorde les dieux ſont liés aux mortels, quels ſont les paſsages de tous les êtres, & quelle puiſsance les domine. Tu connoîtras, comme il eſt juſte, que la nature eſt, en tout, ſemblable à elle-même. Alors tu ceſseras d'eſpérer ce que tu eſpérerois en vain, & rien ne te sera caché (1).

---

compoſer & ſe diſsoudre. La monade & la dyade réunies forment le ternaire, & répréſentent l'immenſité de tout ce qui exiſte, l'être immuable, & la matiere altérable & changeante. J'ignore par quelle propriété le quaternaire, le nombre quatre, eſt encore un emblême de la divinité.

(1) Pythagore croyoit ſans doute en-

XXVI.

TU connoîtras que les hommes sont eux-mêmes les artiſans de leurs malheurs. Infortunés! ils ne ſavent pas voir les biens qui sont sous leurs yeux; leurs oreilles ſe ferment à la vérité qui leur parle. Combien peu connoiſsent les vrais remedes de leurs maux! C'eſt donc ainſi que la deſtinée bleſse l'entendement des humains! Semblables à des cylindres fragiles, ils roulent çà & là, ſe heurtant ſans ceſse, & ſe briſant les uns contre les autres.

XXVII.

LA triſte diſcorde, née avec eux, les accompagne toujours & les

---

tendre tout cela, & tout le monde croyoit auſſi l'entendre dans ſon école.

bleſſe, ſans ſe laiſſer appercevoir. Il ne faut pas lutter contre elle, mais la fuir en cédant.

XXVIII.

O JUPITER, pere de tous les humains, vous pourriez les délivrer des maux qui les accablent, & leur faire connoître quel eſt le génie funeſte auquel ils s'abandonnent.

XXIX.

MORTEL, prends une juſte confiance. C'eſt des dieux mêmes que les humains tirent leur origine : la ſainte nature leur découvre tous ſes ſecrets les plus cachés (1). Si elle daigne te les communiquer, il ne te ſera pas difficile de remplir mes

(1) Les pythagoriciens croyoient, par l'abſtinence & les purifications, pouvoir

préceptes. Cherche des remedes aux maux que tu endures ; ton ame recouvrera bientôt la ſanté.

XXX.

MAIS abſtiens-toi des aliments que je t'ai défendus. Apprends à diſcerner ce qui eſt néceſſaire dans la purification & la délivrance de l'ame. Examine tout, donne à ta raiſon la premiere place, &, content de te laiſſer conduire, abandonne-lui les rênes.

XXXI.

AINSI, quand tu auras quitté tes

---

communiquer avec les dieux, & participer à leur ſcience. Porphyre nous apprend que de triſtes contemplatifs ſe ſont quelquefois crevé les yeux pour mieux appercevoir la vérité intérieure en ſe détachant du ſpectacle des choſes terreſtres.

dépouilles mortelles, tu monteras dans l'air libre, tu deviendras un dieu immortel, incorruptible, & la mort n'aura plus d'empire ſur toi.

FIN.

SENTENCES
DE DÉMOPHILE
ET
DE DÉMOCRATE.

SENTENCES
DE DÉMOPHILE,
PYTHAGORICIEN. (1)

I.

NE laiſse pas ta raiſon tomber dans la langueur : ſon ſommeil eſt plus funeſte que celui de la mort.

II.

DIEU ne peut éprouver la colere. Il punira, ſans doute, les coupables qui refuſent de le reconnoître, il frappera l'impie, mais ſans être irrité. Les hommes ſe fâchent parce qu'on réſiſte à leur volonté : mais

(1) Les ſentences de Démophile & de Démocrate, & les lettres dont nous don-

rien peut-il ſe faire contre la volonté de Dieu ?

III.

LE ſage honore la divinité, même par ſon ſilence : il lui plaît, non par ſes paroles, mais par ſes actions.

IV.

JE compare la vie aux cordes d'un inſtrument de muſique, qu'il faut tendre & relâcher pour qu'elles rendent un ſon plus agréable.

V.

IL eſt bien plus utile de s'entretenir avec soi-même qu'avec les autres.

VI.

LES hommes qui ſe vantent le

---

nerons enſuite la traduction, ſe trouvent dans un recueil intitulé : « Opuſcula my-

plus reſſemblent trop ſouvent à des armes dorées : le dehors ſemble précieux ; ôtez la ſuperficie, vous ne trouverez qu'un vil métal.

VII.

IL n'eſt de véritables biens que ceux de l'eſprit. On peut les communiquer ſans en rien perdre ; ils s'augmentent quand on les partage. Mais un ſi riche tréſor ne ſe peut acquérir au ſein de la pareſſe.

VIII.

LES paroles du ſage reſſemblent à ces baumes ſalutaires qui nous ſoulagent dans nos maux & nous réjouiſſent dans la ſanté.

IX.

RIEZ du mépris & des éloges

« thologica, phyſica & ethica, græcè & « latinè. Amſtelædami, 1688.

de l'inſensé : regardez ſa vie entiere comme un opprobre.

X.

LE ſage ſe retire modeſtement de la vie comme d'un feſtin.

XI.

LES ſacrifices des inſensés ne sont que des aliments pour le feu ; & les offrandes qu'ils dépoſent dans les temples, que des appas pour les voleurs ſacrileges.

XII.

LA fauſseté ne peut long-temps ſe ſoutenir : elle n'a qu'un inſtant pour tromper.

XIII.

L'AMPLEUR exceſsive des vêtements embarraſse les mouvements du corps ; une trop grande fortune gêne ceux de l'ame.

XIV.

BIEN plus cruellement tourmenté par la conſcience de ſes crimes que s'il étoit déchiré par les fouets des Furies, l'homme injuſte porte ſon ſupplice dans ſon ſein.

XV.

C'EST au terme de la carriere qu'on reçoit le prix de la courſe; c'eſt vers la fin de la vie qu'on cueille la palme de la ſageſſe.

XVI.

LES peines que tu feras aux autres ne tarderont pas à retomber ſur toi-même.

XVII.

LA terre nous fait attendre une année entiere ſes préſents : on recueille à chaque inſtant les doux fruits de l'amitié.

XVIII.

LORSQUE le vent eſt favorable, le prudent nocher ſe précautionne contre la tempête : le ſage, dans la proſpérité, ſe ménage des reſſources contre l'infortune.

XIX.

CE n'eſt pas acquérir une ſcience mépriſable, que d'apprendre à ſupporter la ſottiſe des ignorants.

XX.

PRÉFERE l'étranger qui aime la juſtice à tes plus proches parents qui ne la reſpectent pas.

XXI.

FAIS ce que tu ſais être honnête, ſans en attendre aucune gloire ; n'oublie pas que le vulgaire eſt un bien mauvais juge des bonnes actions.

XXII.

LE muſicien ſait accorder ſa lyre; & le ſage, mettre ſon eſprit d'accord avec tous les eſprits.

XXIII.

DONNE ta confiance aux actions des hommes, ne l'accorde pas à leurs diſcours: on ne voit que des gens qui vivent mal & parlent bien.

XXIV.

SE livrer aux perfides inſinuations du flatteur, c'eſt boire du poiſon dans une coupe d'or.

XXV.

L'HIRONDELLE nous amene la belle ſaiſon; & les paroles du ſage, la tranquillité de l'ame.

XXVI.

NE promets pas des merveilles, & fais de grandes choſes.

XXVII.

C'EST dans le ſein de la tempérance que l'ame réunit toutes ſes forces : c'eſt dans le calme des paſſions qu'elle eſt éclairée de la véritable lumiere. L'inſenſibilité du tombeau ne vaut-elle pas mieux que l'inutilité d'un eſprit offuſqué par l'incontinence ?

XXVIII.

LE furieux tourne ſes armes contre ſon propre ſein : l'inſensé ne fait uſage de ſes richeſses que pour ſe nuire à lui-même.

XXIX.

APPELLEREZ-VOUS heureux celui qui fonde ſon bonheur ſur ſes enfants, ſur ſes amis, ſur des choſes fragiles & périſsables ? En un moment, toute ſa félicité peut s'éva-

nouir. Ne connoiſsez d'autre appui que vous-même & la divinité.

XXX.

Il en eſt des jeunes gens comme des plantes : on connoît à leurs premiers fruits ce qu'on doit en attendre pour l'avenir.

FIN.

SENTENCES
DE
DÉMOCRATE.

I.

On peut, en perfectionnant ſa raiſon, corriger bien des vices du corps : mais les forces du corps, ſi la raiſon ne les dirige, ne peuvent rendre l'eſprit meilleur.

II.

Il eſt beau de s'oppoſer aux attentats de l'homme injuſte : ſi tu n'en as pas le pouvoir, ne te rends pas du moins ſon complice.

III.

Évite les fautes, non par crainte, mais parceque tu le dois.

IV.

LES avantages du corps, tous ceux de la fortune, ne font pas le bonheur : il ne ſe trouve que dans la droiture & l'équité.

V.

IL reſte une bien douce conſolation aux malheureux ; c'eſt d'avoir fait leur devoir.

VI.

TU as fait une choſe honteuſe ; commence à rougir de toi-même. Le coupable qui ſe repent n'eſt pas encore perdu.

VII.

ON ne te demande pas beaucoup de paroles ; on n'exige de toi que la vérité.

VIII.

TU ſupportes des injuſtices ;

conſole-toi : le vrai malheur eſt d'en faire.

IX.

NE rougis pas de te ſoumettre aux loix, au prince, au ſage qui en ſait plus que toi.

X.

CES gens qui ſe plaiſent à contredire & qui veulent tout ſavoir ont un malheur ; c'eſt qu'ils ne peuvent apprendre ce qui eſt vraiment utile. C'eſt perdre le temps que de vouloir éclairer l'orgueilleux qui s'étonne lui-même de ſes propres lumieres.

XI.

IL eſt des caracteres heureux, qui, ſans avoir cultivé la raiſon, y conforment cependant toute leur vie.

XII.

ON ne peut te reprocher aucune

injuſtice : c'eſt trop peu ; bannis même l'injuſtice de ta penſée. Ce ne ſont pas ſeulement les actions, c'eſt la volonté qui diſtingue le bon du méchant.

XIII.

LES ſots n'apprennent rien de la raiſon, l'adverſité peut les inſtruire. On a vu quelquefois l'imprudent devenir un ſage dans l'infortune.

XIV.

CE ne ſont pas de belles paroles, c'eſt une conduite vertueuſe qui rend hommage à la vertu.

XV.

LA force & la beauté ſont le prix d'un courſier généreux ; les bonnes mœurs, celui de l'homme.

XVI.

POUR exercer un métier, on

commence par en faire l'apprentiſſage : pour pratiquer la ſageſſe, il faut s'en être fait une étude.

XVII.

TOUT eſt perdu quand les méchants ſervent d'exemple & les bons de riſée.

XVIII.

N'EST-CE pas une honte de chercher à approfondir les affaires des autres, & de ne pas connoître les ſiennes ?

XIX.

CELUI qui differe toujours laiſſera ſon ouvrage imparfait.

XX.

ON voit une foule de gens qui ſemblent merveilleux, & qui ne paient que d'apparence : ils font tout en paroles, & n'agiſſent jamais.

XXI.

IL n'eſt pas inutile d'acquérir des richeſses; mais rien n'eſt plus dangereux que d'en acquérir injuſtement. Heureux qui joint un jugement ſain aux faveurs de la fortune! Il ſaura dans l'occaſion faire un bel uſage de ſes tréſors.

XXII.

L'IGNORANCE du bien eſt la cauſe du mal.

XXIII.

N'EST-CE pas une odieuſe préſomption de vouloir parler de tout & de ne rien vouloir écouter?

XXIV.

AVANT de recevoir un bienfait, examinez bien comment vous en pourrez marquer votre reconnoiſſance.

XXV.

OBSERVEZ de près le méchant, de peur qu'il ne ſaiſiſſe l'occaſion de faire du mal.

XXVI.

QUE ſouvent il en coûte peu pour exercer l'humanité ! Un foible bienfait, répandu à propos, peut quelquefois ſauver l'honneur ou la vie de celui qui le reçoit.

XXVII.

MAIS celui que je vais obliger eſt peut-être un fourbe qui ne reconnoîtra mes bienfaits que par le mal qu'il s'apprête à me faire... L'homme bienfaiſant cherche à contenter ſon cœur : que lui importe d'obtenir du retour ?

XXVIII.

LOUEZ les belles actions : c'eſt

avoir l'ame vile d'un lâche impoſteur que de proſtituer ſon ſuffrage à celles qui ne le ſont pas. Mais ſouvenez-vous que le ſage ne dédaigne pas l'eſtime qu'on lui accorde, & qu'il ne ſe montrera jamais inférieur aux honneurs qui lui ſeront décernés.

XXIX.

CELUI qui ne peut même trouver un ſeul ami eſt-il digne de vivre ? & celui qui n'aime perſonne peut-il donc être aimé ?

XXX.

CEUX qui ont toujours la plainte dans la bouche ſont incapables de trouver des amis.

XXXI.

HOMMES, ne rions pas des foibleſſes de l'humanité : elles doivent

bien plutôt faire couler nos larmes.

XXXII.

LOUER les gens médiocres, c'eſt leur faire bien du tort.

XXXIII.

LAISSE les autres faire ton éloge, & ſi tu ne te connois pas les qualités qu'ils célebrent en toi, ſois convaincu que ce ſont des flatteurs.

XXXIV.

L'AMITIÉ d'un ſeul ſage vaut mieux que celle d'un grand nombre de fous.

XXXV.

LA vie eſt un paſſage, le monde eſt une ſalle de ſpectacle. On entre, on regarde, on ſort.

FIN.

LETTRE
DE THÉANO A EUBULE. (1)

THÉANO à Eubule, ſalut. J'apprends que vous élevez vos enfants avec trop de délicateſſe. Le devoir d'une mere n'eſt pas de préparer ſes fils à la volupté, mais de les former à la tempérance. En voulant remplir auprès des vôtres le devoir d'une tendre mere, tremblez de jouer le rôle d'un flatteur dangereux.

Vous entretenez leur enfance dans la molleſſe, & vous croyez qu'ils auront un jour la force d'y renoncer! Vous leur faites prendre

(1) Théano étoit femme de Pythagore; elle avoit laiſſé quelques écrits.

l'habitude des plaiſirs, & vous vous flattez qu'ils leur préféreront un jour les fatigues! Ah! ma chere Eubule, vous croyez les élever, & vous ne faites que les corrompre.

Et ne dites pas que j'exagere. Connoiſsez-vous donc une plus funeſte corruption que de diſpoſer de jeunes cœurs à la volupté, de jeunes corps à la délicateſse; que de détruire l'énergie des ames, de briſer toute la force des corps, & de les rendre incapables de réſiſter aux plus foibles travaux? Quoi! ce ne sera pas corrompre les enfants, que d'en faire des eſprits timides & des maſses inactives?

Craignez également de voir vos éleves ſe refuſer au travail & ſe plonger dans les plaiſirs: que le beau

ſeul ait des charmes pour eux ; qu'ils frémiſſent d'horreur à la ſeule penſée du vice. Voulez-vous donc en faire des débauchés, des diſſipateurs, des hommes inutiles que des bagatelles pourront ſeules occuper ? Que l'habitude leur apprenne à braver les peines & les dangers. Un jour ils ſeront ſoumis aux fatigues, ils connoîtront un jour la douleur : craignez-vous qu'ils n'en deviennent les eſclaves ? préparez-les à n'être pas vaincus par elle. A leur âge, rien n'eſt indifférent : ne leur permettez pas de tout dire, ne les abandonnez pas indifféremment à tous leurs goûts.

J'ai peine à croire ce qu'on me dit. On aſsure que vous frémiſſez quand ils pleurent ; que votre prin-

cipale étude eſt de les faire rire ; que vous avez la foibleſſe de rire vous-même quand ils vous inſultent, vous, leur mere, & quand ils battent leur nourrice. J'apprends auſſi que vous êtes tout occupée à leur procurer de la fraîcheur en été, de la chaleur en hiver. Quelque choſe peut-il flatter leurs caprices ? vous êtes là, toute prête à les ſatisfaire, à les prévenir ; ils n'ont pas le temps de deſirer. Eſt-ce ainſi qu'on éleve les enfants des pauvres ? On ne les nourrit pas ſi délicatement ; ils n'en croiſſent que mieux, ils n'en ſont que mieux conſtitués.

Voulez-vous élever une race de Sardanapales, & détruire dans ſa naiſſance la mâle vigueur de votre poſtérité ? Dites-moi donc, ma

chere Eubule, que prétendez-vous faire d'un enfant qui ſe met à pleurer ſi l'on tarde un inſtant à lui donner à manger, qui refuſe de ſe nourrir ſi on ne lui préſente pas les mets les plus friands, qui tombe dans la langueur dès qu'il a chaud, qui grelotte au moindre froid, qui ſe fâche ſi on le reprend, qui s'emporte dès qu'on manque à deviner ſes fantaiſies, qui s'abandonne à la molleſſe & ne contracte que des habitudes efféminées ?

Soyez bien perſuadée qu'une éducation voluptueuſe ne produira jamais qu'un eſclave. Éloignez de vos enfants la délicateſſe ſi vous voulez en faire des hommes : que leur éducation ſoit auſtere ; qu'ils ſupportent le froid & le chaud, la

ſoif & la faim, qu'ils aient des égards, de la complaiſance pour leurs égaux, du reſpect pour leurs ſupérieurs. C'eſt ainſi que vous leur imprimerez pour toujours le caractere de l'honnêteté.

Croyez-moi : les peines, les travaux, ſont des préparations néceſſaires à leur âge pour recevoir plus aiſément enſuite la teinture de la vertu. La vigne qu'on néglige de cultiver ne donne pas de fruits ; craignez que de même un jour vos enfants, dégradés par le vice de leur éducation, ne deviennent inutiles au monde.

LETTRE

DE THÉANO A NICOSTRATE.

ON ne m'a pas diſſimulé, ma chere Nicoſtrate, l'égarement de votre mari. Le voilà donc amoureux d'une courtiſane, & vous voilà jalouſe! Je connois bien des hommes attaqués du même mal. Ces femmes-là ont un art tout particulier pour les prendre dans leurs filets, pour les y retenir, pour leur faire tourner la tête. La vôtre n'eſt pas en meilleur état; vous vous tourmentez nuit & jour; vous vous laiſſez dévorer par le chagrin, vous n'êtes occupée que de projets de vengeance. Prenez-y garde, ma chere Nicoſtrate, vous pre-

nez un mauvais parti. La vertu d'une femme n'eſt pas d'être la gardienne, c'eſt d'être la compagne de ſon époux ; & une compagne fidele doit ſupporter même la démence du compagnon de ſon ſort. Il cherche le plaiſir dans les bras d'une maîtreſſe ; mais, après l'accès de ſon délire, c'eſt auprès de ſa femme qu'il cherchera ſon amie.

Sur-tout n'allez pas aggraver un mal par d'autres maux, ni une folie par une folie plus grande. Le feu qu'on ne ſouffle pas s'éteint de lui-même : c'eſt l'image des paſſions. Voulez-vous les combattre ? elles s'irritent : ne les remarquez-vous pas ? elles s'appaiſent.

Connoiſſez bien toute votre imprudence. Votre mari cherche à vous

cacher l'outrage qu'il vous fait, & vous avez la maladreſse de vouloir l'en convaincre! Eh! ne ſentez-vous pas que vous arrachez le voile, & qu'il ne ſe gênera plus pour vous offenſer ouvertement? Ne fondez pas votre amour ſur ſes careſſes, mais ſur ſa probité : c'eſt elle qui fait le charme de l'union conjugale. L'attrait du plaiſir le met aux genoux d'une courtiſane : mais, quand il revient à vous, c'eſt la compagne de ſa vie qu'il cherche & qu'il aime à retrouver. Sa raiſon vous aime ; ce n'eſt que ſa paſſion qui l'entraîne dans les bras de votre rivale. Mais les paſſions ſont de courte durée ; bientôt la ſatiété les ſuit : un inſtant les enflamme, un inſtant les éteint.

A moins qu'un homme ne ſoit

entièrement diſsolu, il ne conſerve pas un long attachement pour une femme mépriſable. Bientôt il renonce à de coupables plaiſirs qui coûtent toujours bien cher. Votre mari ne tardera pas à ſentir qu'il ſe nuit à lui-même, qu'il ſe ruine, qu'il riſque ſa réputation. Il a trop de jugement pour s'obſtiner à ſa perte. Il reconnoîtra ſes torts & ſes dangers; les droits de ſon épouſe le rappelleront vers elle: alors il ſaura vous apprécier, il ne pourra ſupporter la honte de ſa conduite paſsée, & vous le retrouverez repentant & digne de votre amour.

Mais ſur-tout, ma chere Nicoſtrate, laiſsez aux courtiſanes un art qui leur convient. La modeſtie, la fidélité, le soin de ſa famille, ſa ten-

dreſse pour ſes enfants, ſes égards pour les amis de ſon époux ; voilà tout le manege d'une femme honnête.

Elle doit rougir de manifeſter ſa jalouſie contre une courtiſane. Une émulation plus noble eſt ſeule digne d'elle ; qu'elle combatte de vertu avec les femmes les plus vertueuſes. Ne conſervez pas un funeſte reſsentiment ; montrez-vous toujours prête à la réconciliation. Songez que les bonnes mœurs nous concilient la bienveillance même de nos ennemis : elles ſeules nous honorent ; ſeules elles nous rendent plus fortes même que nos époux, & nous donnent ſur eux un aſcendant invincible. Choiſiſsez des deux partis : ou forcez votre époux à vous

révérer, ou consentez à servir humblement votre maître.

Il vous reste un moyen de lui reprocher sa conduite; & ce moyen, c'est votre vertu. C'est par elle que vous le ferez rougir; c'est par elle que vous devez le presser d'obtenir de vous son pardon. Il vous en aimera davantage, quand il sentira toute son injustice, combien vous méritiez peu de l'éprouver, & combien étoit grande la perte qu'il risquoit de faire lui-même en renonçant à votre tendresse. C'est après la maladie qu'on sent mieux tout le prix de la santé: de même les différends des gens qui s'aiment répandent les charmes les plus doux sur leur réconciliation.

Ne voulez-vous pas m'écouter?

Eh bien ! livrez-vous donc à toute l'impétuoſité de votre jalouſie. L'eſprit de votre mari eſt malade ; montrez que le vôtre n'eſt pas plus ſain : il riſque ſa réputation ; perdez la vôtre : il néglige ſa fortune ; aidez à la renverſer ; puniſſez-vous en croyant le punir. Ou bien abandonnez-le, faites divorce, jettez-vous dans les bras d'un autre époux, qui vous sera de même infidele, & que vous abandonnerez de même. Non, ma chere Nicoſtrate, ne vous livrez pas à ces excès : diſſimulez les peines de votre cœur, ſouffrez-les avec patience ; c'eſt le moyen de les voir plutôt finir.

LETTRE

DE LA PYTHAGORICIENNE MÉLISSE A CLÉARETE.

ON voit que la nature elle-même a placé dans votre cœur le goût de la vertu. Dans l'âge où vos ſemblables ne ſont occupées que du ſoin de leur parure, vous êtes aſſez indifférente ſur la vôtre pour la ſoumettre à mes conſeils : c'eſt nous faire connoître, dès l'aurore de votre vie, qu'elle ſera conſacrée toute entiere à la ſageſſe.

Une femme honnête & ſage doit toujours, dans ſa parure, conſulter la modeſtie, négliger la magnificence. Elle recherche dans ſes vête-

ments la plus grande propreté, la plus sévere décence ; elle en rejette tous ces ornements ſuperflus, inventés par le luxe, désavoués par la nature. Laiſsons aux courtiſanes ces brillantes robes de pourpre relevées par l'éclat de l'or : ce sont les inſtruments de leur vil métier, ce sont les filets où elles prennent leurs amants.

Une femme qui ne veut plaire qu'à ſon époux trouve ſa parure dans ſa vertu, & non ſur ſa toilette : elle ne cherche point à réunir, à captiver les ſuffrages offenſants des étrangers. L'attrait de ſa ſageſse & de ſa modeſtie lui prête bien plus de charmes que l'or & les émeraudes ; ſon fard eſt la rougeur aimable de la pudeur. Ses soins économi-

ques, ſon attention de plaire à ſon mari, ſa complaiſance, ſa douceur; telles ſont les parures qui relevent ſa beauté.

Une femme eſtimable regarde comme une loi ſacrée la volonté de ſon époux. Elle lui apporte une riche dot; ſa ſageſſe & ſa ſoumiſſion : car les richeſſes & la beauté de l'ame ſont bien préférables à des charmes qui ſeront bientôt flétris, & aux préſents trompeurs & paſſagers de la fortune. Une maladie efface la beauté des traits; celle de l'ame dure autant que la vie.

LETTRE

DE MYIA A PHYLLIS.

Vous allez devenir mere : votre premier devoir eſt de vous occuper du choix d'une nourrice (1). Qu'elle ait aſsez d'empire ſur elle-même pour ſe refuſer conſtamment aux careſses de ſon mari ; qu'elle ſoit propre & modeſte ; qu'elle n'ait ni la paſſion du vin ni l'amour du ſommeil ; que ſon lait ſoit pur & nourriſsant. Du choix que vous allez faire dépend la vie entiere d'un enfant chéri.

(1) On eſt étonné que la pythagoricienne Myia ne conſeille pas à ſon amie de nourrir elle-même ſon enfant. Cette lettre

Tous les inſtants d'une bonne nourrice doivent être partagés entre ſes devoirs. Elle doit conſulter la prudence, & non ſa fantaiſie, ſon caprice, pour préſenter le ſein au nourriſſon : c'eſt ainſi qu'elle lui fortifiera la ſanté. Il n'eſt pas moins néceſſaire qu'elle attende, pour ſe livrer au ſommeil, que l'enfant lui-même ait envie de ſe repoſer.

Prenez garde qu'elle ne ſoit d'une humeur colérique; je n'apprendrois pas non plus avec plaiſir qu'elle fût begue ; tâchez même qu'elle ſoit née dans la Grece, de peur que, par imitation, votre enfant ne contracte

---

ne peut rien apprendre de nouveau après tant d'ouvrages qui ont été publiés ſur le même ſujet : mais on ſera bien aiſe de con-

un accent vicieux. Sur-tout qu'elle ſoit prudente dans le choix de ſes aliments, & qu'elle ne prenne même de nourriture ſaine qu'avec une juſte réſerve.

Il eſt bon de laiſſer dormir les enfants après qu'ils ſe ſont bien nourris de lait : ce repos agréable, & qu'exige leur foibleſſe, rend leur digeſtion plus facile. S'il faut abſolument leur donner quelque autre nourriture que le lait de leur nourrice, n'oubliez pas qu'elle doit être ſimple & légere. Je crois que le vin eſt une boiſſon trop forte pour eux : ſi vous ne le leur refuſez pas entiè-

---

noître les soins que les meres prenoient alors de la premiere nourriture de leurs enfants.

rement, qu'il ſoit du moins aſsez trempé pour approcher de la douceur du lait.

Je ne conſeillerois pas de les baigner tous les jours : il ſuffit qu'ils prennent le bain de temps en temps, & il eſt eſsentiel d'en bien ménager la température. N'étudiez pas avec moins d'attention celle de l'air que reſpirera votre enfant; qu'il n'éprouve ni une trop grande chaleur, ni un froid trop rigoureux. Sa chambre ne doit être ni trop cloſe, ni trop exposée au vent ; l'eau qu'il boira, ni trop légere, ni trop peſante. Ne lui donnez pas des langes trop rudes; qu'ils aient aſsez d'ampleur pour l'envelopper, trop peu pour l'incommoder. La nature doit être votre regle ; elle demande que ſes beſoins

ſoient ſatisfaits, elle ne veut pas de magnificence.

J'ai cru devoir, dès à préſent, vous donner ces conſeils pour la nourriture de votre enfant : j'eſpere vous entretenir quelque jour de ſon éducation.

FIN.

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux, les SENTENCES DE THÉOGNIS, PHOCYLIDE, PYTHAGORE, & DES SAGES DE LA GRECE, recueillies & traduites par M. LEVESQUE. Le choix & la traduction des maximes de ces philoſophes ſoutiennent la réputation de cette collection des Moraliſtes, ſi bien accueillie du public. Je crois qu'on peut en permettre l'impreſſion.

A Paris, ce 21 Mars 1783.

GUYOT.

WIDENER
MAR 2 1997
BOOK DUE

WIDENER
MAR 2 1997
BOOK DUE